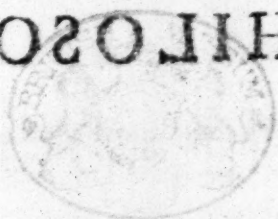


LE
PETIT-MAITRE
PHILOSOPHE.

LE

PETIT-MAITRE

PHILOSOPHE.



LE
PETIT-MAITRE
PHILOSOPHE:
OU
VORAGE & AVANTURES
DE
GENU SOALHAT,
CHEVALIER DE
MAINVILLERS,
DANS LES PRINCIPALES
COURS DE L'EUROPE.
TROISIEME PARTIE.



A LONDRES,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCLII

LE

PETIT-MAITRE

PHILOSOPHE

OU

VOTAGE & VANTURES

DE

GENU SOALHAT

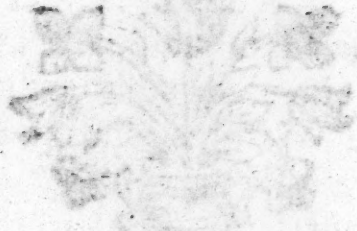
CHAMBER DE

MAINTIEN

DANS LES PRINCIPALES

COURS DE PHILOSOPHIE

TRADUCTION



A LONDRES

chez M. DE LA COMPAGNIE

M D C C L I I




LE PETIT-MAITRE
PHILOSOPHE:

O U

VOYAGES & AVANTURES
DU CHEVALIER
DE MAINVILLERS.

TROISIEME PARTIE.

 OUR vous présenter, Madame, un tableau frappant de l'état comme anéanti où étoit le Marquis d'Argens, il est nécessaire que je vous donne une autre idée de sa personne & de son genre de vie, que ne l'offrent la mauvaise Estampe que l'on a faite de lui, & l'étonnante suite de volumes qui sont sortis de sa

III. Partie. A plu-

plume. A examiner son portrait, on croiroit en honneur y voir l'air rebarbaratif de ces anciens Fous, qui sous le titre d'Amateurs de la Sagesse se déclaroient les Ennemis du Genre-humain. A considérer l'érudition qui noye ses Ouvrages, vous vous imagineriez qu'enséveli sous un tas de vieux papiers & d'anciens volumes, il auroit consumé jusqu'à ses plus légers momens dans une application forcée.

VOILA le Marquis d'Argens en perspective pour ceux qui ne l'ont point vu; rapprochons-le pour le faire connoître. Je commencerai d'abord par avancer, que quelque prodigieuse que soit la quantité de ses Ouvrages, son incroyable mémoire & sa rapide facilité à écrire, lui ont ménagé plus des trois quarts de son tems en faveur de sa passion favorite. Nommer cette passion celle de l'amour, c'est chose en-vérité inutile: deviner qu'elle étoit la source de son hypocondrie, c'est chose aussi fort facile.

A l'égard de sa représentation, le Peintre a tort & non sa physionomie. Elle est noble en son tout, & amoureuse dans le détail. Deux grands yeux bleus
au-

au-travers desquels on jureroit que son ame voudroit sortir, lorsqu'il est dans la joye, ou lorsque son inquiète activité cherche à démêler le vrai ou le faux des idées humaines, deviennent ardens comme ceux d'un Satyre près de l'objet qu'il aime, & semblent s'éteindre dans les malheureux quarts-d'heure de l'amour.

Je ne dirai rien de ce que ses autres traits peuvent avoir de régulier & de gracieux, ne pensant pas comme Buffi-Rabutin, qui détaillait aussi scrupuleusement un Cavalier, qu'il auroit pu faire une Héroïne de Roman.

DANS l'homme il ne faut, Madame, s'attacher qu'aux yeux, par la raison que l'on dit qu'ils sont le miroir de l'ame; je pourrois dire aussi, qu'ils sont comme un verre lentilleux, où par un millier de rayons il semble que le tout du caractère de la personne vient se réfléchir, & se peindre en grand aux regards des Connoisseurs. Celui du Marquis d'Argens est si diversifié & se modifie si rapidement d'un instant à l'autre, que l'on diroit qu'il n'en a point d'arrêté. Mu par deux seules passions, par l'amour de la Gloire Littéraire, qu'il subordonne cependant à celui du Sexe, il

y rapporte tous ses mouvemens de haine & d'amitié; mouvemens qu'il fait couvrir d'un genre de politique, qui ne donneroit pas une haute opinion des sentimens de son ame, si l'on ne connoissoit toute la bonté de son cœur; mais bonté de cœur qui devient fureur lorsqu'il croit qu'on le trahit. Je l'ai vu souvent s'exhaler dans les termes les plus offensans & dans les menaces les plus terribles, contre des personnes qui avoient blessé son amour, ou critiqué les Ouvrages qui sortoient de sa plume & de celle de sa Maîtresse. Ces mêmes personnes paroissoient-elles? il leur tendoit la main, il leur parloit du ton le plus séducteur de l'amitié. Né doux, & redoutant les impertinences en face, il n'ose aussi rien dire en face à ceux qu'il hait; mais en leur absence il se dédommage de la contrainte, & va travailler tranquillement à jouer quelque tour de sa façon à ceux qu'il croit méchans, ou qu'il redoute pour ses secrets. On pourroit lui dire ce qu'un Favori disoit à un grand Roi: *Ab! Sire ne m'honorez point de vos secrets, vous me haïriez bientôt.* De confident le plus intime du Marquis, je suis devenu moi-même l'objet de

de sa froideur & de ses terreurs, après avoir dit cent fois, & pendant le cours de plus de deux ans, qu'il devoit au Ciel mon arrivée à Berlin, & la vie à mon commerce enjoué & plein de ressources pour un ami *. Amour! Amour! que tu brouilles d'amis pour une seule Femme! que tu fais faire d'injustices! Est-ce parce que tu les fais rendre excusables & mêmes louables?

LE Marquis d'Argens, Madame, est au surplus spirituel, enjoué & charmant dans la Société. Personne n'a le vin si doux, si agréable & si amusant que lui; il auroit, enfin, en tout tems le ton de la bonne compagnie, si lorsqu'on le met sur les voyes de la dispute, la forte persuasion de ses idées Philosophiques ne l'excitoit pas à crier. Je l'ai vu un jour disputer avec tant de véhémence, que sa perruque en sauta de sa tête. Une Dame respectable par son âge & son caractère, se trouvant incommodée dans son appartement, passa dans celui où il étoit pour le prier de modérer le ton de sa

* Le Marquis est trop galant-homme pour démentir sur cela cent honnêtes-gens à qui il s'expliquoit ainsi.

sa voix : mais tout occupé du fil de ses pensées, il prit cette Femme sans savoir ce qu'il faisoit, la tourbillonna dans sa chambre, & revint prendre la fuite de la dispute. On eut bien de la peine à la faire finir, pour lui raconter en riant ce qu'il venoit de faire. Il revint enfin à lui, & en ayant ri comme les autres, il fut demander pardon à la Dame avec cette grace dont les charmes lui sont propres & lui gagnent tous les cœurs.

Le Marquis d'Argens, tel que je viens de vous le dépeindre, vif, amusant & semillant dans les cercles, n'étoit plus le même lorsque quelque chagrin le retenoit dans son lit. C'étoit l'hypocondrie personifiée. La tête ensevelie dans un large & long bonnet de nuit, le corps entortillé dans sept ou huit couvertures, l'œil fixe & morne, la bouche pâle & close, ne souffrant dans sa chambre qu'un jour plus triste que l'obscurité même, il tenoit autant de l'homme défunt que de l'être vivant ; & on ne sauroit pour lequel décider, si quelques monosyllables énergiques, lâchés après son fidèle laquais Matthieu, ne faisoient connoître que son ame réside encore chez lui. Aussi de quoi s'avise dans ces momens

ce domestique, de lui venir annoncer que quatre heures après midi sont sonnées? Cinq heures ne lui ont pas encore fait entendre l'ordre d'apporter à dîner. Mais Matthieu, qui a ses affaires, ne se rebute point, & fait tant que son Maître a diné à cinq heures & demie.

Il est bon, Madame, de vous faire faire connoissance avec ce valet unique en son espèce. Imaginez-vous, Madame, un individu formé sur la Terre pour montrer jusqu'à quel degré on peut être épais & malin. Imaginez-vous encore une figure que l'on croiroit venue de la Lapponie, si l'on ne savoit qu'elle sort de Hollande. Ceux qui sont assez injustes pour ne pas aimer cette Nation, & qui en voudroient répandre une idée comique, devroient payer pension à Matthieu l'Hollandois, & le faire voyager par toute la Terre. Ce garçon a cependant ceci de bon, c'est qu'il fait concilier sa bonne & franche matérialité avec la plus subtile activité pour ses intérêts. C'est un instinct fort étendu chez lui. Pour ce qui est de savoir travestir la vérité, il partage cet heureux talent avec de plus alertes que lui. Mais il a une qualité peu com-

mune chez ses confrères, & qui le rend précieux à son Maître; c'est que tout ce qu'il a vu & entendu, est comme anéanti avec le reste de ses idées.

ANNONCE', Madame, par ce Maître des Cérémonies du Marquis d'Argens, je m'approchai de son lit, en lui disant, que n'ayant point ouï dire qu'il fût malade, j'osois lui demander si c'étoit l'esprit ou le cœur qui le retenoit dans une situation si propre à la méditation? Dans les grands génies, ajoutai-je, il est un feu d'idées dont il est difficile qu'ils ne se laissent accabler: heureux encore quand ceux de l'amour ne viennent pas achever de terrasser le galant-homme & toute sa Philosophie!

MAIS en-vérité, me répondit le Marquis en souriant agréablement, vous parlez aussi affirmativement, que si vous aviez eu le tems de vous donner plus de certitude sur ce qui me regarde. Eh juste Ciel! repris-je, de quel abîme de pensées sortez-vous donc, pour ne vous pas rappeler en ce moment, qu'il est des hommes qui ne peuvent empêcher de rejaillir au-dehors tous les mouvemens de leur grand cœur, & qu'il en est d'autres qui semblent faits pour surprendre

dre dès le premier abord ces mouvemens, & en tirer rapidement bien des conséquences? Par exemple, deux ames aussi disproportionnées que la vôtre & la mienne, peuvent souvent avoir d'intimes & d'admirables rapports. Dégagées plus que celle des autres, de cette masse de chair où elles sont comme séquestrées, deux Intelligences, au premier point de vue, se saisissent, comme si elles s'étoient connues dans un état antérieur à la condition humaine, se pénètrent, & reçoivent aussi promptement les impressions l'une de l'autre, que notre vue extérieure reçoit celle de la lumière. Mon œil fermé s'ouvre, & la voit sur le champ. J'entre, je vois au lit le Marquis d'Argens, je lis sur son visage non les symptômes d'une maladie, mais ceux d'une profonde tristesse, & j'en démêle bientôt la cause dans ses yeux. Faut-il aller consulter les trente mille Commentateurs d'Aristote, conclure qu'il n'y a qu'un contre-tems en amour qui puisse retenir au lit un homme qui doit faire les plaisirs de la société, & qui devrait toujours être animé par le plus vif enjouement? Je ne suis pas assez heureux pour cela, dit le Mar-

quis. Comment, Monsieur, repris-je, vivement, c'est que vous ne vous connoissez point. Ah ! dit-il, voilà un compliment aussi vif que délicat. Je remarquai qu'un certain rouge étoit venu animer la pâleur de son teint ; car il a le foible des belles ames, qui aiment la gloire. Il est extrêmement sensible aux louanges, surtout quand elles sont finement rendues.

Si jamais, Madame, le peu de talent que j'ai eu à tourner les esprits & à les consoler, a brillé, c'est sans-doute avec le Marquis d'Argens. Cette première entrevue se termina-là. Je fus rêver à ma Duchesse, & lui écrire mon arrivée à Berlin. Par quels espaces immenses me voyois-je séparé de cette aimable Femme ! Mais faut-il vous l'avouer, Madame ? ils étoient si immenses & si fatiguans pour un homme aussi vif que moi, que je la perdis bientôt presque entièrement de vue, & qu'un objet plus près la remplaça, mon cœur ayant moins de chemin à faire.

Je retournai voir Mr. le Marquis d'Argens dès le lendemain, il étoit au lit. Eh quoi ! lui dis-je, encore les traces de cette mélancolie de la veille ?
mais,

mais, sur mon ame, je ne vous conçois point, Monsieur le Marquis; rempli des plus belles qualités, comblé de réputation, un homme tel que vous doit faire sa propre béatitude, & la trouver dans une douce contemplation de soi-même. Mais continuai-je, je voudrois bien connoître la dangereuse petite personne qui a la hardiesse de narguer la Philosophie, jusqu'au point de vous rendre si dissemblable à vous-même. Oh! je la connoîtrai. Voyons: la prendrai-je à la Cour? Non. L'éclat des grandeurs & des beautés bruyantes vous a toujours moins piqué, qu'une petite Poulette, qui à quelques agrémens fait unir des talens.... Ah! j'y suis, m'écriai-je, & les talens m'ont conduit juste dans l'endroit où je dois aller chercher celle qui vous a donné de nouvelles chaînes. Une Nymphé de Theatre a ma foi succédé à l'ancienne, & c'est elle qui vous fait jouer un si triste rôle dans votre lit.... Je vous admire, Monsieur, interrompit le Marquis; pour un homme qui a eu un si grand nombre de cruelles aventures, vous êtes bien vif & bien badin; mais faites-m'en je vous prie le détail, car je ne les fais que fort

confusément. Je le fatisis, & il me plaignit. Bagatelle, lui dis-je, il y a dix ans que je me ferois traité à l'Angloise, si je ne m'étois pas déterminé à prendre les vicissitudes du Sort comme elles viennent. Et je trouve, en-vérité, que Dieu a bien raison de nous ordonner de nous soumettre à sa volonté; je m'en trouve mieux de le croire; & ma foi ce sera l'affaire de cet Etre infiniment bon, de me dédommager généreusement de mes peines. De mon côté, en attendant, je cherche à les égayer, loin d'imiter ces personnes, qui au-lieu de travailler à réparer par une autre voye le tort que leur a fait un malheur (en lui-même irréparable) s'occupent à s'en affliger, & à aigrir leur playe par les plus amères réflexions. Quand la boule est lâchée il faut la laisser aller. Je m'imagine voir ces joueurs courir après, lever la cuisse, & faire les plus comiques contorsions. Eh! pauvres Sires, laissez courir cette boule, leur crierois-je volontiers, & tâchez d'en aller jouer une meilleure.

MAIS, mon cher Ami, (car c'est le terme dont le Marquis vous caresse dès le second jour qu'il vous voit) mais,
mon

mon cher Ami, dit-il, vous ne prenez pas garde que ce que vous dites-là, ne peut toucher que les événemens de la fortune, & non les sentimens du cœur, qui sont aussi peu en notre libre disposition, que les pensées de notre ame sont indépendantes de la volonté d'un Roi. Ah! je veux devenir automate, m'écriai-je, si vous n'êtes pris, trop aimable Marquis; vous venez d'avouer tacitement, que vous sentant invinciblement affecté, vous ne pouvez vous en prendre qu'aux lutineries du petit Dieu.

Le Marquis sourit, & me dit qu'il étoit fâché d'être obligé d'aller dîner chez la Reine-mère: qu'en m'offrant un repas de Philosophe, il auroit joui plus longtems d'une conversation aussi enjouée & aussi solide que la mienne; que ce seroit pour le lendemain. Après nombre d'offres de services, que lui dictoit sa généreuse façon de penser, il se rendit à la Cour, & je fus chercher à faire des observations sur le nouveau Climat où je m'étois si subitement transplanté, que je croyois que c'étoit un songe de m'y trouver.

J'ATTENS, Madame, que je sois mieux instruit, pour vous satisfaire sur

tout ce qui regarde Berlin, & je me dépêche de me rendre chez le Marquis d'Argens, pour qui je commençois à concevoir cette tendresse & cette admiration que je me fais gloire encore aujourd'hui de conserver précieusement; & s'il ne m'a conservé de son côté un peu de son amitié, c'est sur mon honneur sa faute, & sa très-grande faute; je ne m'en pendrai pas, je vous jure.

Le Marquis me reçut avec cette aménité qui fait son caractère distinctif. Nous nous mîmes à table: son dîné étoit petit mais de bon goût; sa jolie Servante Sufette & son fidèle Matthieu s'y étoient surpassés. Dans un repas Philosophique la conversation devoit naturellement tourner sur les Ouvrages d'esprit, entre un homme célèbre dans les Lettres & un Candidat de la Littérature. A propos d'Ecrits, je louai beaucoup d'endroits dans les siens; il m'interrompit pour me demander ce que les Savans pensoient de lui à Paris. Ce n'est plus, Madame, le Marquis d'Argens qui parle, c'est un Auteur qui fait cette demande. Quelque courus que soient ses Ouvrages, son amour-propre fait toujours entrevoir son inquiétude. Je fis plaisir

plaisir au Marquis en l'assurant, que l'Abbé Desfontaines même, son plus grand ennemi, ne pouvoit s'empêcher de reconnoître beaucoup d'érudition & de charmantes choses dans ses Ecrits.

Mr. d'Argens prit de-là occasion de me demander ce que je pensois des Beaux-Esprits de Paris. Fiez-vous-en à votre ferviteur, lui dis-je, j'ai fréquenté cette espèce de personnages à part, & assez long-tems, pour vous en donner des nouvelles. Vous savez qu'ils sont d'une condition assez singulière; ce sont des Beaux-Esprits de profession, & qui n'en ont point d'autre que de raisonner sur les idées des autres. Ils s'érigent en Avocats Consultans de la Littérature, puisque sans avoir jamais composé d'Ouvrages, ils font écouter leurs décisions sur ceux des autres. Ceux qui sont connus par leurs Ecrits, n'ont pas plus de voix qu'eux dans le cercle du Caffé de Procope, mais ils crient plus haut. Leurs conférences roulent donc sur les Sciences, les Gouvernemens, & sur les Religions; leurs idées sur ces trois points ont des périodes & des modes comme les habits. Tel sentiment, qui étoit en vogue le matin, est pros crit comme une sottise avant la nuit.

nuit. Il faut voir comme l'on vous regarde en pitié, lorsque vous voulez le faire revivre. Vous êtes souvent surpris de les voir condamner dans votre bouche, leurs propres discours. L'Abbé Desfontaines, grand Anti-Chrétien, devient zélé Catholique, parce que vous veniez, Monsieur, de turlupiner les Moines & les Prêtres. Pourquoi aussi l'aviez-vous un peu déchiré lui-même?

On distingue, continuai-je, les Esprits forts en deux classes: ce sont comme deux partis opposés dans la République des Sciences. Les uns croient tout possible, & les autres doutent de tout, même des choses qu'ils touchent & qu'ils sentent. Encore je leur passerois de douter de l'existence de mon Oncle, en voyant même son individu; car il est sur mon ame si décharné, qu'il ne peut passer tout au plus que pour une ombre. Comme je donne cependant au solide, je ne suis que trop persuadé de son existence; sa succession que j'attens, & qui fuit toujours devant moi, ne me prouve que trop qu'il est encore sur la Terre un être aussi réel que ténace.

QUE

QUE vous êtes fou, mon cher Ami, me dit le Marquis. Les uns croient donc tout possible, repris-je, & les autres doutent donc de tout? Croire tout possible, est une façon très-dangereuse de douter de tout; & douter de tout n'est pas moins funeste à l'avancement des Sciences, que croire tout possible; ces deux opinions du Pyrrhonisme reviennent au même. Concluons-en donc que ce système est une folie, parce qu'on ne peut s'appuyer sur aucun principe avec lui. J'ajouterai qu'il est le père de l'ignorance & de la mauvaise-foi, puisqu'un ignorant a plutôt fait de se retrancher sur le doute, que de s'instruire; & puisqu'il en coûte moins à un impudent de nier la vérité qu'il sent, que d'avouer qu'il s'est trompé.

MAIS vous, mon cher Seigneur (c'est le terme de faveur auprès du Marquis,) que disiez-vous au milieu de tous ces Messieurs? Ne vous avoit-il point pris envie de vous former aussi un système? Comment! lui dis-je, Monsieur le Marquis, auriez-vous pensé que je n'eusse été qu'un Plante-animal dans un Paris? Eh! mais je me ferois fait fifler dans toutes les compagnies, si je n'avois pas
levé

levé l'étendard de quelque façon singulière de penser. Pour m'établir donc homme à système, il n'y a pas de cheval de fiacre qui ait jamais essuyé la fatigue que je me donnai pendant deux jours à courir sur le pavé de Paris, à monter & descendre de voiture, à grimper aux appartemens de mes sociétés, pour y aller semer rapidement (à propos ou non) cette magnifique maxime : *Qu'il n'y avoit que les hommes qui n'étoient pas hommes, qui se plaignissent de leur sort, ne sachant pas le corriger. Qu'un galant-homme enfin devoit s'accoutumer par-tout, jusques dans l'Enfer.*

Le Marquis d'Argens me saisissant la main, me dit avec cet air gracieux qui enchante chez lui, en-vérité vous êtes trop aimable, mon cher Chevalier, & je regarde votre connoissance comme un coup du Ciel. Oui votre humeur me redonneroit la vie. Souffrez donc que je vous demande une faveur. Acceptez ma table & un logement chez moi, me dit-il généreusement. Je lui répondis que je sentoís toute la délicatesse du tour qu'il donnoit à ses offres, & que j'entendois trop l'intérêt de mes plaisirs & de ma félicité, pour ne pas accepter
avec

avec empressement l'honneur qu'il me faisoit. Non, non, me repliqua-t-il, ce même caractère entreprenant, & cette active présence d'esprit que j'ai remarqué dans le récit de votre histoire, me seront sans-doute utiles un jour.

Il seroit hors de saison, poursuivit le Marquis, de prétendre continuer un mystère avec vous sur ce qui se passe dans mon cœur. Vous avez deviné qu'une Comédienne y avoit succédé à celle que j'avois amenée ici sous le titre de Marquise d'Argens. Il n'est pas possible que depuis que vous êtes à Berlin, vous n'avez entendu nommer Babet Cochois, le cri public s'obstinant à m'en dire amoureux, quelque biais que je prenne pour le démentir. J'ai bien entendu dire, lui répondis-je, que vous en vouliez faire une Philosophe, mais que vous aviez moins cherché à lui appliquer l'esprit aux Sciences, qu'à lui rendre le cœur docile aux leçons de l'Amour. J'ai pourtant fait l'un & l'autre, reprit le Marquis, & les *Lettres Philosophiques* qui vont paroître sous son nom & le mien, vous convaincront de son goût pour les Belles-Lettres, par les traits que vous y verrez d'elle, & qui sont dignes d'un plume plus exercée
que

que la fiemme. Pour ce qui est de lui avoir inspiré de tendres sentimens , je crois devoir m'en flatter. Mais vous ne pouvez être bien instruit , si je ne reprens les choses dès leur origine dans Berlin. Ecoutez, mon cher Mainvillers.

AVANT de commencer, Madame, vous me permettrez de vous avertir de bonne foi, qu'ayant peur de jouer un mauvais tour au Marquis d'Argens, en tâchant de copier ici l'agrément de sa narration, je vous rendrai ce qu'il me dit, dans le stile qui m'est propre; je vous présenterai, en un mot, les faits dans le goût que j'envisage toutes choses. Ce petit avertissement posé, précipitons-nous tête baissée dans tout ce qui s'ensuit.

HISTOIRE COMPLIQUÉE du Marquis d'ARGENS & de Babet COCHOIS; de la Danseuse Mariane COCHOIS & du Baron de SVEERTS, & Comte Yvan de CZERNICHEW; de la Mère COCHOIS; de plusieurs autres Comédiens & Courtisans.

LE Roi défunt disputoit depuis plusieurs jours sa Vie & sa Couronne avec la mort, qui vouloit à toute force
lui

lui arracher l'une & l'autre ; & Deschazeaux , son cheval sellé nuit & jour à tout événement , attendoit l'issue du combat , pour en aller annoncer la nouvelle au Prince héréditaire , qui faisoit toujours sa résidence loin de son Père.

IL faut vous dire, Madame, qui est Deschazeaux. C'est un Gentilhomme Normand, qui s'étoit réfugié auprès de Son Altesse Royale , pour se mettre à l'abri des suites d'un coup d'épée qu'il avoit donné, il est vrai en galant-homme : mais en France la Justice admire la bravoure, & fait sauter la tête aux Braves. Celui-ci se consoloit aisément de cette bizarre façon de prendre les choses, en se voyant en passe de bien jouer son rôle dans le Brandebourg, que l'on peut regarder comme la Normandie de l'Allemagne, & qui par-là devenoit pour lui une seconde & heureuse Patrie. C'est donc comme bon Normand & zélé ferviteur du Prince héréditaire, qu'il voulut être témoin oculaire & auriculaire de l'instant où le Roi fermeroit les yeux & rendroit le dernier soupir. Double circonstance qui constate indubitablement qu'un homme est mort, & qui fit partir Deschazeaux comme le vent pour
apporter

apporter au Prince la triste & joyeuse nouvelle, que son Père avoit pris la même route que ses Ayeux. Un Père trépassé, voilà ce qu'il y avoit de triste: mais c'étoit un Roi qui lui cédoit à l'amiable son trône & ses trésors, voilà ce qu'il y avoit de consolant.

DESCHAZEUX, en passant à Berlin devant les soupiraux des caves où reposoient les tonneaux de Ducats, s'écria en leur adressant la parole d'un ton tout-à-fait pathétique: *Ab! chers petits prisonniers, vous verrez bientôt le jour.* Il n'étoit pas le seul qui se mêlât de prophétiser sur leur heureuse délivrance. Tous les Courtisans les avoient depuis long-tems partagés entr'eux. Mais une armée de cent-cinquante mille Favoris s'opposoit à l'exécution du partage, & en retenoit la meilleure part. On fait que dans un Etat militaire, dont la force, la gloire & la puissance roulent sur ces Messieurs, il n'est pas mal à propos de ne pas tout abandonner à la bonne volonté des Courtisans. Quelque reconnoissance qu'eût le nouveau Roi de leurs services passés, il ne pouvoit se départir de cette maxime. Maxime qui fit échouer toute l'éloquence du Baron de

de

de Pöllnitz, si connu par ses Mémoires qu'il a donnés au public.

UN jour que le Roi étoit avec ses Courtisans dans la Chapelle de Charlottenbourg, il lui prit une faillie assez singulière. Il commanda à Mr. de Pöllnitz de monter en Chaire, & de prêcher. Le Baron crut avoir trouvé l'occasion de convertir le Monarque. Il prit pour texte ces mots: *Rendez à César ce qui appartient à César, & à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Le Baron divisa & subdivisa gravement son Sermon, & employa toutes les façons usitées dans la composition routinée des Sermonneurs. Il prouva qu'eux tous, zélés & fidèles serviteurs de César, lui avoient rendu ce qui lui appartenait, en le suivant dans ses disgraces; en lui sacrifiant le peu de fortune qu'ils avoient; en exposant leurs têtes mêmes pour son service. *Mais César a-t-il rendu à Dieu ce qui appartenait à Dieu?* s'écrioit le Baron d'un ton vraiment prédicatorial, & en frappant de toute sa force sur les bords de la Chaire, *le César de Prusse a-t-il rendu à Dieu ce qui appartenait à Dieu, en récompensant au centuple de si fidèles serviteurs?* Le Roi, qui croyoit avoir assurément assez fait pour eux, & qui n'ignoroit pas

pas que le cœur d'un Courtisan est un abîme qu'on ne peut remplir, écou-
toit avec sa supériorité d'esprit or-
dinaire les véhémentes déclamations
du Prédicateur laïc, qui faisoit jouer
de cent & cent façons son caquet
fin & doré sur ces grands mots :
Mais César a-t-il rendu à Dieu ce qui
appartenoit à Dieu ? Le Baron de Pöllnitz
finir enfin presqu'époumoné, & sa
poitrine lui demandant quelque trêve :
Mr. le Prédicateur, lui dit le Roi, *vous*
m'avez beaucoup édifié, mais il faudroit
encore un point dans votre Sermon pour
me convaincre. Le Baron ne jugea pas
à propos de remonter en Chaire pour
débiter une troisième partie, ses poumons
ne lui conseillant pas cette nouvelle cor-
vée.

CEPENDANT la réputation d'un Roi
Philosophe sur le trône, comme dit
Voltaire, attira dans ses États une foule
de personnes de toutes espèces, & le
Marquis d'Argens comme les autres. Il
quittoit le service de la spirituelle &
charmante Duchesse de Wurtemberg ;
& le Roi de Prusse, qui aime les gens
célebres par leur génie, lui donna la Clef
de Chambellan. Mais cette Clef-là n'eut
pas

pas le secret d'ouvrir d'abord le tabernacle aux Ducats , en sorte que le Philosophe , pour soutenir le faste du Courtisan , fut obligé de changer ses livres en écus. Peut-être le Roi , dont l'esprit brille dans tout ce qu'il fait & laisse faire , ne souffrit-il que le Marquis d'Argens vendît sa Bibliothèque , que parce qu'il trouvoit superflu que ce Savant tînt rangés sur des tablettes des volumes tant vieux que modernes , pendant qu'il les avoit entassés dans la tête.

ON vit aussi arriver le Marquis d'Algarotti un livre à la main , où il expliquoit aux Dames Newton qu'il comprenoit peu , & où il disoit force sottises de Descartes qu'il n'entendoit point du tout. Ce Marquis a beaucoup d'esprit , & il en laissa de longs & lumineux fillons dans l'apparition qu'il fit à Berlin.

Tout ce qui se débitoit du Roi , Madame , faisoit aborder tous les jours une foule de gens de toutes façons , de tous genres , de toutes couleurs. A leur air alerte & empressé , ils donnoient à comprendre qu'ils croyoient déjà tenir la fortune royale à leur discrétion. Mais , par ma foi , quel trésor assez royal eût

pu remplir les desirs effrenés de tant de gens ? Parmi tous ces personnages , aussi insatiables que des Prêtres , on vit arriver leurs rivaux par charretées , je veux dire nombre de Comédiens , entre lesquels une famille se distinguoit par un air d'éducation & de desintéressement. C'étoit celle des Cochois. La Mère , belle femme , avoit été fort peu libérale de sa beauté , en donnant le jour à ses deux filles aînées Babet & Mariane ; elle leur avoit , en récompense , partagé un nombre infini de graces. Pour ses deux cadettes , Marionette & Gogo , elles faisoient deux fort belles filles. Cochois le Père étoit de ces bons Patriarches qui buvoient , mangeoient & raisonnaient à tort & à travers. Au - reste il avoit un mérite peu commun , c'est qu'il savoit mieux que personne au monde goûter le bon vin. Pour Cochois fils , excellent Arlequin , & encore meilleur Comique brillant , il étoit quelquefois aimable , & fort souvent d'une humeur insupportable , suivant que ses actions en amour haussioient & baissioient , & qu'on lui mettoit martel en tête sur les intrigues de ses sœurs. Généreux au surplus au-delà de toute expression , il portoit

toit dans le corps d'un Comédien l'ame d'un Roi pour ceux qu'il fréquentoit.

CETTE famille, telle que je viens de la dépeindre du côté du sexe, eut bientôt attiré les Courtisans chez elle. Chacun s'empressa autour de la Mère, en sorte que l'on appelloit son cercle *la petite Cour*, & que la Reine, Mère du Roi, demandoit fort agréablement aux Courtisans, *s'ils venoient de faire leur cour à la Reine-mère*. Mais bientôt ce cercle général se divisa en autant de cercles particuliers qu'il y avoit de grandes filles. Les trois premières étoient dans ce vif de l'âge, qui inspire l'amour & qui en ressent les feux. On vit donc d'abord se cantonner le Baron de Sveërts avec la Danseuse Mariane. Ce Seigneur Silésien, comme Directeur de la Comédie, croyoit avoir une hypothèque incontestable sur cette Nymphé de Théâtre ; mais le Comte Yvan de Czernichew, frère de l'Ambassadeur de Russie, le supplanta, & lui apprit que quelque mérite qu'il pût avoir d'ailleurs, la grande jeunesse avoit des droits plus sacrés sur le cœur de la moderne Terpsicore, autant cependant que l'on peut toucher le cœur d'une Comédienne.

Quelques autres Galans voulurent s'émanciper à voltiger autour de celle-ci, mais il fut écarter tous ces oiseaux de passage.

MARIONETTE eut pour son lot le Marquis d'Eguilles, frère du Marquis d'Argens. Ce Cavalier, plein de mérite, étoit fort propre à endoctriner une jeune fille. Quel dommage que la mort ait moissonné un aussi joli sujet au plus beau de ses jours ! Instruit par un aussi habile Maître, elle auroit poussé loin dans la carrière que lui ouvroit le petit Dieu.

A L'EGARD de Babet, le Marquis d'Argens, Philosophe jusques dans ses amours, crut remarquer en elle un fond de génie qui l'attacha, & bientôt en fut-il subjugué. Mais il avoit l'adresse de continuer ses soins à la Mère pour lui cacher ses vues sur sa fille. Cependant sa passion augmentant avec violence, & trouvant de la docilité dans le cœur de Babet, les Beaux-Arts vinrent à son secours ; & la Philosophie qu'il entreprit d'enseigner à son Amante, couvrit de plus tendres sentimens. Mais qu'est-ce que des paroles pour un Amant dont l'ardeur demande un plus solide

lide soulagement ? Après bien des soupirs & des gémissemens, il obtint de pouvoir lui baiser la main au gré de ses desirs ; faveur bien légère, mais qui étoit signalée pour les Cochois ; car la Mère, dont la vertu n'a jamais pu être altérée (phénomène chez la Nation Comique !) avoit inspiré à ses filles un invincible éloignement pour accorder les dernières faveurs : c'est avec cette conduite qu'elles ont su amener leurs Amans au terme des propositions de mariage.

IL étoit question de dérober à Madame Cochois les faveurs promises. Babet a la main belle, & le Marquis auroit voulu avoir toujours la bouche collée dessus. Comment escamoter ces baisemens de mains sous les yeux d'une Mère surveillante ? Les livres & les papiers de la Philosophie ne faisoient pas un assez grand étalage, pour que l'on pût à leur ombre baiser impunément les belles mains de Babet. Le Marquis imagina de lui apprendre à peindre, & Dieu fait la grandeur des chaffis, & l'adresse avec laquelle on savoit les disposer sur le chevalet, de façon qu'ils dérobaient à la Mère toutes les allées & ve-

naes de la main de l'Elève à la bouche du Maître. Mais avant d'en venir à pouvoir peindre ou plutôt barbouiller des monstres, qui se ressentoient du manège des deux Amans, il avoit fallu apprendre à dessiner à l'Amante. C'étoit un avant-coureur des plaisirs que se promettoit le Marquis, lorsque sous prétexte de conduire sa main, il la manioit & la caressoit à son aise, ne cessant de répéter à Madame Cochois qu'il vouloit faire un bijou de sa fille & lui donner tous les talens imaginables. Reposez vous-en, Maman, sur moi, lui disoit-il, votre fille avant qu'il soit peu sera savante en toutes choses, & fera les délices de son Maître.

LES Amans des deux autres filles, confidens des faveurs que le Marquis recueilloit effrontément à l'abri des Sciences & des Arts, pestoient du meilleur de leur cœur de n'avoir rien à enseigner à leurs Maîtresses. Si jamais l'ignorance leur parut méprisable, c'est assurément dans cette occasion. Le Marquis d'Argens eut pitié d'eux, & il apprit à ces Amans désolés à peindre sur verre. Rien n'est si aisé, leur dit-il; faites

faites tremper l'Estampe que vous voulez mettre en couleurs , & lorsqu'elle sera bien détrempée , appliquez-la sur le verre que vous aurez frotté de térébentine ; après quoi passez la main sur votre Image jusqu'à ce qu'il n'y reste plus que l'ame , c'est-à-dire la gravure & l'impression. Il vous sera ensuite facile de colorer , comme il vous plaira , les visages , les draperies & les arbres au travers du verre que vous mettrez sur votre chevalet , & à côté duquel vous suspendrez une nape sous prétexte de ménager votre jour ; & c'est derrière ce voile que les Amours pourront suivre en liberté leurs tendres mouvemens.

Le conseil du Marquis d'Argens fut suivi avec un applaudissement général , & la maison des Cochois devint une Académie de Peinture. Rien n'étoit plus amusant que de considérer Courtisans & Comédiens , couverts de grands tabliers , les manches troussées , & confondus les uns avec les autres , jouer du pinceau. Mais ils étoient moins occupés du grand art de la Peinture sur verre , que de celui de faire l'amour à leurs tendres écolières. Il falloit voir comme les amoureux & doux dictons trotoient der-

rière les napes, & comme les baisemens de mains alloient leur train en toute liberté. Il n'est pas jusqu'à Cochois le fils, qui sans trop faire attention combien cette Académie favorisoit les amoureuses intrigues de ses sœurs, n'en voulut faire le profit de sa Maîtresse & de lui-même ; il avoit à faire avec un mari jaloux, pour qui les napes n'étoient pas trop épaisses. Enfin n'ayant point d'argent pour acheter des Estampes, & voulant prolonger les plaisirs de son amour, il troqua un habit neuf & galonné contre quelques douzaines d'Images.

CEPENDANT, Madame, comme vous savez, les Amans ne sont jamais contents. Le baisement des mains de Babet causa à celles du Marquis une certaine indiscretion, qui pensa tout bouleverser dans leur tendre intelligence. L'Amant trop téméraire fut disgracié, & il se relegua lui-même au fond de son lit, jusqu'à ce qu'il plût à l'héroïne Babet de le rappeler. C'est dans ce tems de disgrâce que j'arrivai à Berlin, & que faisant le devin auprès du Marquis, je l'engageai à me raconter ce que vous venez de lire ; & je puis vous
protes-

protester que la situation de cet Amant étoit alors des plus critiques. Chargé d'une Maîtresse qu'il avoit produite à Berlin sous le nom de Marquise d'Argens, & dont ses nouvelles amours l'avoient mortellement dégoûté : adoré, disons mieux, persécuté par la M. de S**, & dont la Cochois étoit jalouse jusqu'à la fureur ; tremblant que l'on ne découvrit à la Cour & à la Ville qu'il n'étoit point marié ; voulant cependant se marier avec Babet ; qui tenoit ses faveurs suspendues à ce prix, & qui demandoit avec empire le renvoi de l'Infante de vieille date ; redoutant la Mère de sa nouvelle Maîtresse à proportion qu'il savoit en être redouté pour ses filles, car il savoit qu'elle connoissoit le bois dont il faisoit flèche auprès des Femmes, & il prévoyoit en tremblant, qu'un mariage simulé avec une première Amante, la tiendrait en défiance sur celui qu'il lui proposeroit avec sa fille. Tout cela rassemblé étoit plus que suffisant pour renverser la tête d'un Philosophe.

IL est des tems que le Diable, destiné à persécuter les Amans, semble choisir pour verser ses malignes influences sur

tous à la fois. Le Marquis d'Argens s'étant déterminé à renvoyer sa prétendue épouse à Paris, celui d'Egnilles se chargea de l'y conduire. Ainsi la pauvre Marionette, délaissée par son Amant, fut obligée de se contenter des momens que le Comte Yvan lui accordoit, cet Amant de son côté étant forcé par les caprices de l'adroite Mariane, de céder quelquefois la place au Baron de Sveërts.

MARIANE, quelques jours après s'exerçant à l'Opéra en attendant qu'elle dansât sur le Théâtre, se blessa le pié; c'en fut assez pour envoyer le malheureux Ruffien prendre des pilules chez lui. Peut-être espéroit-il que par vertu sympathique elles guériroient sa Maîtresse; mais comme il croyoit qu'un billet de sa main aideroit beaucoup à l'effet de la vertu sympathique, il m'envoya chercher dans son équipage pour m'engager à le remettre; car j'ai oublié de vous dire, Madame, que sans le savoir j'étois bien avant dans sa confiance. Un soupé exquis fut le préambule de la prière qu'il avoit à me faire, un Moscovite ne pouvant s'imaginer qu'on le puisse refuser lorsqu'il vous a regalé. Je n'eus garde

garde aussi de rejeter les sollicitations qu'il me fit. Je me chargeai donc du poulet, & le Comte Yvan se coucha tranquillement avec ses pilules dans l'estomac.

ARRIVE' chez les Cochois, je m'approchai mystérieusement du lit de la Danseuse estropiée; mais je ne fus moi-même sur quel pié danser à la réception qu'elle me fit. Les billets du Comte étoient dans ces jours-là de fort mauvais saufs-conduits auprès d'elle. Je me gardai bien de rien dire au Comte de Czernichew du cas que sa Maîtresse avoit paru faire de sa missive; il auroit pris quelques nouvelles doses de pilules qui auroient pu l'envoyer dans l'autre monde faire l'amour à nos Grand-mères.

Mais ce n'étoit pas, Madame, le jeune Moscovite qui avoit le plus besoin de mon secours. Le Marquis d'Argens étoit retombé dans le plus cruel accès d'hypocondrie; suite funeste du premier orage que lui avoit attiré l'inquiétude de ses mains auprès de Babet. Elles avoient encore voulu faire les mutines, & cette héroïne lui avoit prononcé un second arrêt de banissement,

ment, écoutant moins son amour que son devoir, ou peut-être son ambition. A ce malheur s'en joignoit un second, que le Marquis ne pouvoit envisager sans se désespérer : c'est que la Mère n'étoit plus la dupe de la Philosophie, de la Peinture, & des Napes, ayant surpris le Marquis dans l'attitude la plus décidée d'un Amant passionné. Que vais je devenir cher Ami ? me disoit le Marquis d'Argens ; que ferai-je avec l'amour qui me dévore le cœur, si cette Mère impitoyable s'avise, comme je n'en doute point, d'être toujours après nous ? je ne pourrai plus m'expliquer avec Babet, & l'engager à pardonner à l'amour le crime de l'Amant. Quoi ! reprenoit-il douloureusement, je ne pourrai plus parler librement à ma chère Babet ; il me faudra la savoir irritée, sans avoir la liberté de travailler à la calmer par l'offre de ma main ; car si je ne l'épouse, j'en mourrai. Epousez plutôt que de mourir, cher Marquis, lui dis-je, & laissez parler les fots s'ils viennent à découvrir votre mariage secret ; il vaut mieux qu'ils raisonnent sur votre mariage, que sur votre mort. Allez : vivez, je m'offre

m'offre à vous trouver un Prêtre. A l'égard des importunités de la Mère, je vous promets de si bien l'entortiller dans mes conversations, qu'elle vous laissera bien des momens de libres pour celles que vous voudrez avoir avec votre Babet. Ces promesses que je lui faisois, portèrent jusqu'au fond de son ame un rayon d'espérance qui le ranima. Il ne pouvoit néanmoins se flatter, que je pusse par mes conversations si bien enlasser Madame Cochois, qu'elle négligeât de veiller sur ses filles. Non, non, cher ami, me dit-il, cette Mère n'est pas femme à se laisser amuser; elle est fine, & sa défiance ne lui fera rien trouver dans vos discours d'assez intéressant pour lui faire négliger de nous observer. Fadaïses, répondis-je au Marquis; & moi je vous pose en fait, que deux mots d'amour dans mes conversations avec elle, vous en déferont insensiblement: à quoi diable aussi pensez-vous, avec votre manière de la laisser isolée, sans lui dire le moindre mot de douceur! Y pensez-vous vous-même, dit-il, avec votre amour auprès de cette Femme? vous serez bienheureux d'en être quitte pour quel-

le vous rie au nez. Abus, repliquai-je au Marquis; toute Femme est femme, & si celle-ci a résisté, c'est qu'on n'a pas bien su la prendre, & que les maladroits qui l'ont entreprise l'ont d'abord effarouchée. Mais rapportez-vous-en à moi, allez votre train auprès de la fille, & moi j'irai le mien avec la Mère : le seul avis que j'aye à vous donner, c'est de me porter du respect, comme allant devenir votre Beau-père en amour, & de suivre avec soumission tous les conseils que je vous donnerai dans la suite : comptez que vous vous en trouverez bien.

Je fus le lendemain chez Madame Cochois piqué au jeu, tandis que le Marquis d'Argens fut faire à sa Babet un plat de mon entreprise sur sa Mère; & ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'elle trouva l'aventure si plaisante, que dans la bonne humeur où elle se trouva, elle pardonna à son Amant, & écouta avec complaisance les protestations qu'il lui fit de l'épouser. Ainsi je me trouvai avoir servi le Marquis au-delà de ses espérances; il m'en marqua sa vive satisfaction le soir. La mienne n'étoit pas à son point, étant véritablement

ment engagé d'honneur avec Madame Cochois, elle ou moi devant succomber dans les desseins que j'avois sur son cœur. Le Marquis m'avoit bien averti qu'elle se moqueroit de moi dès que je lui ferois la plus légère déclaration d'amour ; mais pour la prendre dans son caractère, je lui en fis une dans le stile le plus badin, & je lui fis entendre que je l'aimois, mais non de cet amour banal qui blesse la fidélité que l'on doit à un mari, & qui n'a pour but que les plaisirs grossiers des sens. C'étoit prendre par son foible Madame Cochois, qui se plaignoit sans cesse qu'elle ne trouvoit point d'amis dans le goût que son imagination lui en avoit formés. Effectivement, un ami comme elle le souhaitoit, étoit une assez belle chimère. Il n'est donc pas étonnant si j'excitois vivement sa curiosité sur un amour aussi extraordinaire que celui que je lui proposois. Elle voulut que je lui en donnasse une idée claire & distincte ; mais je lui jurai que je ne pourrois jamais le faire, si je ne m'engageois dans le récit de ce qui m'étoit arrivé avec une Femme. Elle voulut que je le lui fisse. Ce fut alors que lui ayant commencé l'histoire

toire de mon intrigue avec la Duchesse, n'ayant garde d'en venir si-tôt à la conclusion du Roman, elle y prit un tel goût, qu'insensiblement elle resta dans son appartement avec moi, de peur d'être interrompue dans le plaisir d'entendre des choses qui flattoient ses idées. Mon imagination animée par l'attention flatteuse qu'elle me prêtoit, se rendoit si abondante, que mon histoire devint comme celle des *Mille & une Nuits*. Enfin, je fis un si beau portrait de la Duchesse d'Anxi, qu'elle voulut l'imiter jusques dans la parure noble & élégante que je lui supposois en recommandation. Mon but en faisant quitter à Madame Cochois le triste négligé où elle s'étoit abandonnée, étoit de paroître aux yeux des intéressés avoir triomphé de l'insensibilité de cette redoutable Femme; & j'avois pris une route assez sûre pour y parvenir, puisque le moyen infailible de tourner le cœur & l'esprit des Femmes comme vous voulez, est de parler devant elles avec toute l'estime, la tendresse, & la vénération possibles de celles avec qui vous avez réussi, & que vous voulez qu'elles imitent: au lieu qu'il y a nombre d'étourdis qui par-

parlent mal des Femmes devant celles qu'ils veulent subjuguier : n'est-ce pas plutôt le moyen de les épouvanter, & de les retenir dans une profonde dissimulation des tendres sentimens qu'elles pourroient éprouver ?

LE Marquis d'Argens & les Amans confédérés étoient si surpris du changement qui s'étoit fait dans la conduite & dans la parure de Madame Cochois, qu'ils n'en pouvoient revenir. Ils croyoient rêver. Tu es un Démon sur terre, me disoit mon Philosophe: non, après avoir transformé cette Femme, tu peux te flatter de faire tout ce que tu voudras auprès de toutes les autres. Ne te promets pourtant pas d'en venir au dénouement du Roman avec elle; contente-toi du terme où tu en es, c'est assez pour ta gloire. Foible consolation que la gloire auprès d'une Femme, répondis-je! Mais en-vérité, cher ami, reprit-il, tu tiens-là le langage d'un Amant. Amoureux fou, m'écriai-je, vous m'avez joué le tour le plus sanglant que l'on puisse jouer à un ennemi, en me mettant aux prises avec cette diable de Femme. Sa vertu, comme une barrière impénétrable, est toujours
entre

entre elle & moi. Console-toi, dit le Comte Yvan, nous ne sommes pas plus heureux que toi. Fort bien, repliquai-je, vous pouvez épouser vous Babet & vous Mariane, puisque votre passion vous pousse jusques-là; mais je veux être deshonoré si l'éternel Cochois veut bien avoir la complaisance de se dépêcher de mourir, pour me céder la main & le lit de sa femme. Il a raison & pour lui & pour toi, dit le Marquis d'Argens; que ferois-tu d'une femme de quarante-cinq ans? Ce que j'en ferois, répondis-je, belle demande! eh! j'en ferois ce que vous ferez de vos deux Péronelles. Allez, allez, Marquis, il n'est rien tel qu'une femme en ménage; il y a plus de ressources que dans de jeunes bégueules avec qui il faut tout dire & tout faire. Si votre vocation est d'aimer à faire le Pédagogue jusqu'en amour, la mienne est d'avoir une femme & un habile femme, & non une Ecolière ou une Agnès.

La conversation, Madame, en resta-là, & mes deux Galans se retirèrent la joye dans l'âme, de voir que dorénavant ils pourroient entretenir de leurs feux leurs tendres Amantes, sans avoir rien

rien à redouter de la Mère, qui attendrie elle-même, deviendrait selon toute apparence un peu plus indulgente pour les amours des autres. Mais ils ne jouirent pas longtems du fruit de mes travaux. Je vous ai dit plus haut, que le diable sembloit déchaîné au-travers des amours Cochoises. Cochois fils, qui étoit ami du mari de sa Maîtresse, avoit voulu sacrifier l'amour à l'amitié; & pour faire diversion, il s'étoit attaché à une assez jolie fille Angloise & de la famille du Juge Jefferies, qui a tant commis de cruautés par les ordres du Roi Jaques dernier. Il n'étoit question que des amours de Cochois avec cette nouvelle Amante, lorsque la petite créature s'amouracha d'un simple Perruquier, & se maria brusquement avec lui pour se tirer de-dessous la fêrûle du Machiniste de l'Opéra & de sa femme; ils lui étoient parens, on ne sait pas trop si c'étoit au premier ou au dernier degré. Quoi qu'il en soit, aux premières nouvelles d'un mariage si bizarre, nous eûmes soin d'en faire compliment à Cochois, l'assurant avoir vu porter chez son infidèle les présens de nûces dans une boîte à perruques. Notre badina-

ge.

ge nous couta cher, & réveilla les persécutions qu'il faisoit auparavant à ses sœurs par intervalle; mais son cœur étant alors desœuvré, elles devinrent continuelles. Tantôt croyant que le Marquis d'Argens étoit marié, il conseilloit à Babet devant sa Mère, de faire démarier son Maître de Philosophie, & de l'épouser pour faire cesser les discours du public. On peut juger comme le Marquis, toujours tremblant pour son secret, faisoit bonne mine à tous ces raisonnemens. Tantôt il disoit à Mariane d'opter entre le Comte Yvan & Salimbéni: qu'un Comte la feroit Comtesse, mais que bientôt abandonnée par ce Moscovite, elle seroit exposée à entendre bien des caquets, ou à courir après son perfide au-travers des neiges & des glaces de Russie; qu'il lui conseilloit donc en bon frère d'épouser Salimbéni, Chanteur de l'Opéra; un Chantre à voix claire pour mari cadrant à merveille avec une Danseuse, puisqu'il n'y avoit point à craindre qu'un petit Poupon vînt jamais interrompre ses cabrioles.

IL me fallut, Madame, avoir ma part des traits de Cochois. Remarquant

quant que sa Mère ne prenoit pas feu à tout ce qu'il disoit, comme il s'y attendoit, il me soupçonna d'avoir changé sa façon de penser, en lui rendant le cœur sensible; desorte que chaque fois qu'il nous trouvoit tête-à-tête, il déclamoit en entrant ce vers du *Cocù Imaginaire* de Molière:

Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur!

LE Père Cochois, qui au-travers de tous les verres de vin qu'il sabloit faisoit quelque chose des discours de son fils, dit un jour tout résolument à sa femme, qu'il jetteroit par la fenêtre tous les Marquis, Comtes, Chevaliers & Philosophes. Il avoit été Sauteur, peut-être vouloit-il faire aussi de nous des Sauteurs. Pour coup d'essai nous aurions fait une jolie cabriole; mais Madame Cochois savoit nous en épargner la façon, ou du-moins le gracieux compliment. Comme elle tenoit la bourse, son mari n'ayant point de talent, & lui faisant entendre qu'elle savoit mieux ménager que lui, elle lui donnoit quelques pièces de monnoye pour aller boire ou jouer la petite partie avec ses amis. Le bon Père Cochois s'en alloit content; mais n'avoit-il plus d'argent,

il nous menaçoit encore de la cabriole.

Pour comble de disgrâces, Madame, la femme d'un Danseur ne s'avisa-t-elle pas, pour mes péchés, de devenir amoureuse de moi. Mon Dieu qu'elle étoit laide, & qu'il étoit grand dommage qu'elle chantât si bien ! J'aimois bien à entendre sa voix, mais non à voir sa physionomie. Il n'est sortes d'impertinence cavalières que je ne lui fisse pour m'en débarrasser ; je me ressouviens d'une qui lui a tenu longtems au cœur, mais qui n'a pu éteindre ses héroïques ardeurs. Un jour que j'étois obligé de l'introduire dans une maison où elle avoit à faire, le Marquis d'Argens me dit, en badinant à son ordinaire, que je prisse garde à moi & que j'eusse la crainte de Dieu. Je l'ai devant les yeux, lui répondis-je. Ce mot fit fulminer mon aimable, & elle me déclara que je n'avois qu'à renoncer aux faveurs qu'elle s'étoit déterminée à m'accorder. Cette terrible menace me fit gémir du ton dont on remercie. Tout cela ne pouvoit donner la chasse à cette furie, qui me désespéroit par son assiduité auprès de Madame Cochois & de moi. Le Ciel eut enfin pitié de mes peines, & elle

le partit pour un autre Pays.

MAIS tandis que je me réjouissois du départ de cette Maîtresse, Mariane s'affligeoit de celui de son Amant chéri. Grande différence dans les sentimens qui nous animèrent alors ! Nous avions néanmoins cela de commun , que moi en perdant une Maîtresse il m'en restoit une autre dans Madame Cochois ; & qu'elle en voyant partir le Comte Yvan, elle en avoit un autre dans le Baron de Sveerts , sans le supplément du Chanteur Salimbéni , dont la conversation & les manières aimables pouvoient concourir avec les attentions galantes de son Directeur. Mais cet homme & demi ne pouvoit la consoler de la perte du jeune Comte. L'arrêt de son départ étoit prononcé , & Mr. le Comte de Czernichew, homme d'esprit, sous prétexte de lui faire conduire son épouse en Russie , fut éviter de se voir beau-frère d'une Danseuse ; les Russiens se mettant sur le ton des Allemands , qui ne peuvent pardonner aux François la facilité avec laquelle ils se mesallient , & qui soutiennent de leur côté que l'Amour annoblit tout , & que le mariage n'est pas un Ordre de Chevalerie où il faille

faillie faire ses preuves de Noblesse pour y entrer.

CE fut vers le tems du départ du Comte Yvan, qu'il m'arriva une aventure dont le désagrément eut de tristes suites pour l'amitié qui régnoit entre le Marquis & moi, puisqu'elle fut la cause de notre séparation. Un Traiteur nommé Berson, & galant-homme s'il en fut, ayant même de l'esprit & des sentimens, attiroit à sa table d'hôte beaucoup de personnes comme il faut, par l'agrément de son commerce. Beaucoup d'escrocs & de gens de fortune s'y fauiloient aussi. Un de ces derniers que je ne connoissois pas bien, & dont les habits chamarés rehaussaient en apparence la condition & les manières, me proposa de jouer une bouteille de vin de Champagne. J'acceptai la partie : je cherchois à me dissiper, étant dans un de ces jours où la vertu de Madame Cochois désespéroit mon amour ; car c'est envain que j'en étois venu à lui débiter les grandes maximes de la Duchesse d'Anxi en amour, & à lui peindre avec les couleurs les plus agréables les délices que ce Dieu nous faisoit goûter ; tout cela n'étoit que matière à

rire

fire pour elle. Honteux, confus, désespéré, je la fuyois, & j'allois chercher à passer mon chagrin dans le tumulte des plaisirs bruyans, qui se trouvoient tous les soirs chez Berson. Je jouai donc avec le Sieur Gofre, très-honorable domestique d'un Prince, comme je le fus depuis; je lui gagnai quelques bouteilles: il eut envie de corriger la fortune; pour cet effet il vouloit rendre le Garçon de Billard son complice, en lui disant avec menaces de marquer comme il compteroit: l'ayant entendu, je jettai la masse sur le Billard, en disant que j'étois bien bon de m'amuser à jouer avec des filoux. Ces mots lâchés, j'allois prendre mon épée pour me retirer, lorsque je me sentis appliquer deux ou trois maîtres-coups de poing. Je me retournai, & je reconnus Monseigneur Gofre: dans la fureur qui me transporta, je ne fis qu'un saut à mon épée: je l'aurois infailliblement tué, si les personnes qui étoient présentes ne m'eussent arrêté. Après avoir contraint ce malheureux de sortir du Caffé, je me retirai dans mon appartement, la rage dans le cœur de m'être compromis avec un homme de cette

espèce. Toute la nuit se passa dans un flux & reflux de combinaisons & de résolutions. Ne pouvant avec honneur avoir une affaire réglée avec lui, tantôt je me déterminois à le tuer au milieu de la rue comme un crapaud, tantôt à le faire châtier comme on punit à Berlin les domestiques insolens. Je m'arrêtai à cette dernière idée. Ne voulant pas paroître devant mes amis avant d'être lavé de l'affront, j'écrivis au Marquis d'Argens pour qu'il m'aidât à faire arrêter & punir Gofre. Il reçut ma Lettre, & regarda comme une extravagance la résolution où j'étois de faire traiter avec autant de hauteur un des premiers domestiques d'un Prince; il ne pouvoit se familiariser avec l'idée d'une entreprise aussi hardie. Mais moi qui savois combien les Princes de la Maison de Brandebourg sont judicieux, je n'y voyois rien de si dangereux. Ce fut donc envain que l'on me prêcha que je devois mépriser cette affaire & l'homme; que n'étant pas en état de me rendre l'honneur, il n'étoit point par conséquent partie suffisante pour me l'ôter. Je fus chez le Gouverneur de Berlin: ce digne Officier reçut ma plainte &

& me donna un ordre pour tous les Officiers de la Garnison; il leur enjoignoit d'arrêter la personne que je leur montrerois, desorte que le nom n'étant point marqué, j'étois le maître de la liberté de qui bon me sembloit. Je rencontrai, en sortant de chez le Gouverneur, un de mes meilleurs amis; il me demanda où j'allois. Te faire arrêter, lui dis-je, en lui montrant l'ordre. Tu as parbleu raison, me répondit-il; malheur à qui oseroit te déplaire en ce moment. Je lui expliquai ce dont il s'agissoit; il m'aida à mettre des espions aux trousses de Gofre, & nous le trouvâmes dans la boutique d'un Marchand, justement vis-à-vis le Château; il sembloit que son mauvais génie l'y avoit conduit pour donner plus d'éclat à la punition que je lui allois faire subir. Je m'adressai à l'Officier de la Garde du Roi: il me donna deux Soldats & un Caporal; je leur montrai mon homme. Arrêtez-moi ce coquin, leur dis-je, lorsque je fus près de lui. Alons malheureux, ajoutai-je, rends cette épée que tu es indigne de porter. Les Soldats le desarmèrent & le conduisirent au Corps-de-garde du Marché,

lieu qui sert d'entrepôt aux criminels dont on se saisit, & où les Soldats ont non seulement permission de suivre avec eux leur inclination polissonne & mal-faisante, mais même ordre de leur faire les plus mauvais traitemens ; enforte qu'ils les fourrent sous le lit-de-camp dans la poussière, crachent sur eux au-travers des fentes, & leur font mille autres fortes d'outrages. Le Seigneur Gofre ne fut pas plutôt arrivé en ce lieu, qu'il y essuya toutes ces avanies.

COMME tout le monde étoit aux fenêtres du Château dans l'instant que je le fis arrêter, un des Princes m'envoya demander ce que cet homme m'avoit fait : je lui fis répondre respectueusement, que c'étoit un insolent qui m'avoit insulté, & que je n'avois que cette voye de satisfaction avec un personnage de cette étoffe. Son Altesse Royale ayant reçu ma réponse, l'abandonna à ma discrétion ; & voilà comment tourna cette affaire si périlleuse : au-contraire la fermeté que je fis paroître en cette circonstance, me fit honneur auprès de tous ceux qui en furent instruits. Cependant, comme l'on m'avertit que Mr. le Marquis de Valori, Envoyé de
Fran-

France auprès du Roi de Prusse, s'intéressoit à ce qui regardoit cet homme, je ne voulus pas manquer cette occasion de lui marquer la vénération & l'admiration que son mérite éminent m'avoit inspiré pour lui. Il seroit à souhaiter que la France envoyât toujours pour se faire honneur, de pareils Ministres dans les Cours étrangères: elle se feroit respecter par leur fermeté, leur habileté à manier les affaires, & par le courage avec lequel ils repousseroient les traits peu honorables que les Princes lâcheroient contre les Rois de France. Le Marquis de Vadori n'y étoit pas; je lui fis offrir par son Aumônier de relâcher Gofre sur le champ, pour peu qu'il le souhaitât. Mais je reçus sa réponse, par laquelle il me remercioit de ma politesse, & m'assuroit qu'il ne prenoit aucun intérêt aux affaires d'un insolent à mon égard.

PENDANT que je faisois ces démarches de politesse, tous les Officiers de la bouche du Roi & des Princes, étoient en mouvement pour faire sortir Monsieur leur confrère; & il n'y eut pas jusqu'au dernier Marmiton, qui ne voulût être de la députation auprès de ceux qui pouvoient le faire relâcher par leur crédit.

C'étoit une chose curieuse, Madame, de voir tous ces Suppôts de la Casserole aller & venir en cérémonie chez les Seigneurs de la Cour. Mais celui dont dépendoit l'affaire, voulut qu'il ne fût élargi que le soir, ayant appris que j'étois assez satisfait de l'affront public que je lui avois fait. On vint m'avertir le lendemain que Gofre & sa sequelle avoient comploté de m'assassiner, mais je méprisai souverainement leurs menaces; & cette affaire n'aboutit à rien, si ce n'est que m'étant refroidi avec le Marquis, je me disposai à me séparer de lui.

Tous ces tracas, que me donnoient le soin de faire punir un insolent, & d'avancer mes affaires dans le cœur de Madame Cochois, n'absorboient pas tellement mes momens, que je n'en trouvasse pour m'appliquer aux Belles-Lettres. Je composai même un petit Ouvrage, qui avoit pour titre *la Plume Sournoise sur les affaires du tems*. C'étoit au plus fort de la guerre entre les Puissances de l'Europe, & les Auteurs leurs différens partisans. La manière dont je relevois en badinant les raisonnemens des Ecrivains ennemis de la France, fit fans-

sans-doute plaisir à son Ministre en Prusse, & me fit beaucoup d'honneur. On dévora ma Brochure, & l'édition entière sortit en moins de deux jours de la boutique du Libraire. Le Marquis d'Argens, à l'insu même de qui je l'avois composé, mettoit son esprit à la torture pour deviner par le stile qui étoit l'Auteur d'un Ouvrage qui l'amusoit extrêmement, & qu'il attribuoit aux plus fameux Auteurs du tems. Je voulus me donner les airs de le critiquer, mais il fallut voir comme il me relança en pleine compagnie. Mon cher ami, me dit-il, vous avez beaucoup d'esprit, mais vous ne pourrez jamais écrire rien d'aussi joli, & où il y ait autant de génie. On peut juger du plaisir que me fit le discours du Marquis d'Argens. Je m'en amusai quelque tems, & trouvant l'occasion charmante de m'en déclarer l'Auteur, je tirai le Manuscrit de ma poche. Quel coup de Théâtre & qu'il me fut flatteur!

Je ne vous ai parlé, Madame, de ce mien Ouvrage, passant sous silence quelques autres que j'ai composés à Berlin, que parce que combinément avec

une Feuille périodique * que travailloit dans ce tems-là le Marquis Philosophe, il fut l'occasion que la Discorde secoua son flambeau sur une des branches des amours Cochoises. Un Jeune-homme nommé Darget, & qui avoit cherché à Berlin un refuge contre les rigueurs de la Fortune, l'avoit trouvé chez Mr. le Marquis de Valori, auprès de qui il eut le secret de s'installer sur le pié de Secrétaire, & il a si bien fait depuis, qu'il est devenu Secrétaire & Conseiller du Roi. C'est au-reste un garçon d'esprit, mais de ces esprits qui, sous prétexte de délicatesse, négligent la supériorité & l'élevation des grandes maximes où ils ne peuvent atteindre. De petits vers toujours fabriqués au besoin, achèvent d'en faire un joli homme de ruelle. Il veut cependant porter son jugement sur tout ce qui appartient à la haute, moyenne & basse Littérature, & tente même de les embrasser toutes les trois; mais la nature l'a décidé & borné dans la moyenne. La maison des Cochois lui avoit été ouverte, & comme il vit que les Amours y trotoient à droite & à gau-

* *L'Observateur Hollandois.*

gauche, il se mit sur les rangs. Il voulut d'abord jeter son dévolu sur Marienne, mais le Baron de Sveërts & le Comte Yvan qui n'étoit pas encore parti, lui firent bientôt lever l'ancre d'auprès d'elle, pour aller bouliner auprès de quelque autre Cythérée.

MARIONNETTE, dont il y a longtems que je ne vous ai parlé, Madame, & qui effectivement faute d'Amant en propre étoit demeurée dans une espèce d'oubli, attira enfin les regards de Darget. Il auroit vu plutôt ce qu'elle avoit de charmant, s'il n'avoit pas eu la vue basse. Mais l'ayant regardée à deux fois & de plus près, il la trouva jolie, & digne des feux d'un galant homme tel que lui. L'intrigue formée, chuchotemens, petits propos, baisemens de mains, alloient leur train; & les Amours vogoient vent en poupe, lorsqu'il excita lui-même la bourrasque qui lui fit faire naufrage auprès de celle qu'il aimoit, disoit-il, plus que sa vie. Cela, au reste, étoit bon pour le discours; car la Belle lui devint infidèle, & il n'en est pas mort.

Le Marquis d'Argens, occupé tranquillement de ses Livres & de sa Mas-

tresse, ne songeoit point à mal, lorsque pour le malheur du pauvre Darget, il lui prit fantaisie d'attaquer dans une Feuille volante, & anonyme, son *Observateur Hollandois* & ma chère *Plume Surnoise* par contre-coup. Il étoit bien juste qu'en fidèle Ecuyer du Marquis, je partageasse les coups avec lui. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller le lion qui dormoit. Attaquer le Marquis du côté de sa Maîtresse & de ses Ouvrages, c'étoit vouloir s'attirer une dangereuse guerre. La voix publique nous avoit vengés, en décidant que cette Critique étoit aussi fautive que pitoyablement écrite, & que l'Auteur étoit mort le même jour qu'il étoit débarqué dans la République des Lettres. Mais nous eûmes la générosité de vouloir le ressusciter, en faisant donner gratis par le Libraire sa Critique à ceux qui venoient acheter nos Ouvrages. Vous pouvez penser, Madame, que cette conduite, sans exemple jusqu'alors chez les Auteurs, ne partoît que d'un raffinement de vengeance. Ce n'étoit pas encore assez pour le Marquis non content de composer le *Gali-mathias*, où il écrasoit le Sr. Darget, à
 pro-

propos d'une Ode qu'il avoit fait imprimer sous le nom de Voltaire à la louange du Roi de France; il entreprit de le faire débusquer d'auprès de Marionette, sachant par sa propre expérience combien il est douloureux d'être inquieté dans ses amours. La batterie fut bientôt dressée. On anima un jeune Danseur nommé Nover, & assez joli de sa figure, à lui disputer le cœur de sa Maîtresse; & l'on fit entendre d'un autre côté à Cochois fils, qu'il devoit faire expliquer Darget sur le ton qu'il voyoit sa sœur. Nous n'ignorons pas que quoiqu'il ne fût point Gentilhomme, il avoit assez de vanité pour vouloir imiter les Seigneurs, qui s'attachent aux Comédiennes pour en faire des Maîtresses & non des Epouses. Le Marquis ne cessoit de faire honte à Marionette des vues humiliantes de Darget sur elle; il lui exagéroit le dépit qu'elle devoit ressentir de voir un Amant l'aimer assez peu, la mépriser même assez, pour ne vouloir pas l'épouser; pendant que lui Marquis d'Argens, n'attendoit que le moment favorable de se marier avec Babèt, qui ne pourroit avouer pour sa sœur la Ma-

resse & la compagne de couche d'un homme d'une aussi mince étoffe que Darget. Toutes ces raisons ébranlèrent peu à peu Marionette, & la déterminèrent enfin en faveur de Nover, qui avoit du-moins une plus jolie figure que l'autre Amant, & qui lui faisoit la cour sur un pié plus honorable, puisqu'il aspirait à l'épouser.

MARIONETTE, par ambition ou par inclination, auroit bien voulu que je me fusse donné à elle, comme me le faisoit entendre sa sœur Mariane, qui ne cessoit de m'exciter à m'attacher auprès de ce petit cœur désolé, m'assurant qu'elle avoit remarqué que j'étois plus propre qu'aucun autre à la consoler & à la détacher de son Amant. Mais je ne pouvois plus disposer de mes sentimens; ce que la petite Marionette sentant parfaitement bien, elle s'en tint au jeune Nover.

IL n'avoit pas été besoin d'employer tant de discours pour animer son frère Cochois contre Darget. Son cœur, vuide à peu près des sentimens heureux de l'Amour, ne respiroit que le plaisir de traverser la passion des autres. Outré de ne pouvoir interrompre le cours de
la

la tendre intelligence qui continuoit de régner entre le Marquis d'Argens & Babet, entre le Baron de Svéerts & Mariane, & entre sa Mère & moi, il avoit accepté avidement l'agréable emploi de bouleverser les tendres engagements de Darget avec sa sœur Marionette. La partie avoit été liée avec son ami Tessier pour donner à souper à cet Amant, qui ignoroit qu'il devoit être aussi triste pour lui que le repas d'Atrée & de Thieste, puisque l'on devoit y porter les plus sensibles coups à son cœur.

Cochois ayant tiré la fusée de long, en se jettant dans les lieux communs de l'amour & de la facilité qu'il y a à faire perdre la réputation des jeunes Filles, le pria à ce propos de dire naturellement si c'étoit sur les termes du mariage qu'il en étoit avec sa sœur. Darget voulut aussi tirer de longue, & donner de ces discours vagues qui ne satisfont point ceux qui veulent des paroles positives. Cochois, qui vit qu'il étoit bien éloigné de parler net, lui déclara qu'il pouvoit porter ailleurs ses fleurettes, & que sa maison n'avoit plus de portes pour lui; ajoutant, qu'il pourroit avoir autre chose à faire qu'à faire l'amour,

s'il ne se conformoit pas à ce qu'il lui disoit, & s'il le forçoit à en venir à certaines extrémités. Comment, Messieurs, extrémités ! dit Darget ; vous ne voudriez pas manquer à Mr. le Marquis de Valori à qui j'appartiens ? (comme un chien appartient apparemment à son Maître.) On lui répondit, que l'on respectoit Mr. le Marquis de Valori, mais que cela n'empêchoit pas qu'on ne forçât son Secrétaire à ce que l'on exigeoit de juste & de raisonnable. Ainsi finit ce souper, dont le dessert fut un peu amer pour l'amoureux Darget, & mit le comble à la vengeance du Marquis d'Argens.

CEPENDANT si cet Amant Philosophe réussissoit d'un côté à se satisfaire, il ne pouvoit y parvenir de celui de sa Maîtresse. Il vouloit anticiper sur les droits du mariage, & c'est de quoi la Nymphe se défendoit de toutes ses forces, sachant bien que l'Amour une fois content nargue l'Hymen. Le Marquis, possédé par les fureurs de l'Amour irrité, revenoit au logis le cœur plein des plus violentes amertumes contre sa Maîtresse. C'en étoit fait ; il ne vouloit plus en entendre parler ; il l'abandonnoit à ses

ses caprices ; & elle pouvoit faire valloir, si elle vouloit, avec d'autres que lui sa vertu, son honneur. C'est bien dit, Mr. le Marquis, lui dis-je, je suis aussi déterminé à abandonner Madame Cochois ; changeons : vous prendrez cette femme, & vous me céderez Babet, car vous me paroissez peu disposé au mariage ; ainsi la Mère qui a un mari, fera votre affaire ; pendant que moi, qui enrage de me marier, je ferai la mienne de la fille. Quoi ! dit le Marquis, serois-tu assez fou pour épouser une Comédienne ? non, non, cette sorte de race doit être comme la Nation Juive, & ne s'allier que dans sa Tribu. Mais vous qui me parlez de folie, lui répondis-je, ne vous ai-je pas toujours vu déterminé à faire celle de vous unir à votre Babet par les liens indissolubles du mariage ? Qu'avec tout votre esprit, repliqua-t-il, vous êtes bon, mon pauvre Chevalier ! vous auriez donc cru pieusement, que peu occupé de mon honneur & de ma fortune, j'aurois sacrifié l'un & l'autre à la fantaisie d'épouser cette petite créature ? Allez, mon Ami, nous ferions un beau Roman de tout ce qui se passe dans cette maison

son des Cochois. Apprenez donc que le Baron de Sveërts & moi, nous ne cherchons qu'à remplir nos désirs avec nos Maîtresses; car c'est-là la grande affaire des Amans, & ils n'en connoissent point d'autre. A l'égard de Madame Cochois, comme malgré vos soins, cher Chevalier, elle ne pourroit manquer de nous porter ombrage, nous avons trouvé le secret de la mettre hors d'état de traverser nos desseins, & cela sans qu'il puisse paroître que le coup parte de nous. Nous avons fait entendre au Roi qu'elle étoit aussi mauvaise Mère que mauvaise Comédienne; en sorte que ce Prince, toujours judicieux, a compris que dans le Peuple Comique les familles ne se gouvernent pas avec la même subordination que chez le reste des hommes, les talens devant être libres de toute crainte de Père & de Mère pour pouvoir réussir: ainsi il a déjà arrêté de défendre à la Mère Cochois de se mêler d'aucune chose qui concerne ses enfans, & de lui ôter même sa pension, pour rendre cette mégère dépendante elle-même de ses filles. Que cela est bien imaginé! dis-je au Marquis en mettant mon épée, & que vous

AVEZ

avez fait sagement de faire suggérer ces idées au Monarque ! En effet n'y a-t-il pas assez longtems que les Pères & les Mères se mêlent de leurs enfans ? Cette mode n'est-elle pas assez vieille pour qu'elle finisse ? il manquoit à votre gloire que ce fût par votre canal. Ce discours fini, je sortis le cœur ulcéré de voir les cruels desagrémens que l'on préparoit à celle que j'adorois du plus profond de mon ame. Chemin faisant pour aller chez Madame Cochois, je me déterminai à me séparer du Marquis, qui m'avoit abandonné dans l'affaire de Gofre, & qui étoit le principal agent des coups que l'on alloit porter à celle qu'il savoit que j'aimois avec la plus vive passion. En demandant une retraite à Madame Cochois chez elle, j'avois aussi une autre raison, qui est qu'étant toujours présent, je pourrois plus facilement parer les effets funestes du chagrin sur elle. Je l'avois guéri des palpitations, comme toute la société le fait, & je craignois quelque rechute pour elle. Mais quels que fussent les motifs de ma séparation d'avec le Marquis, je dois aussi m'écrier à mon sujet comme

je

je l'ai fait au sien : * *Amour ! Amour ! que tu brouilles d'amis pour une seule femme ! que tu fais faire d'injustices ! Est-ce parce que tu les fais rendre excusables , & même louables ?*

Il arriva sur ces entrefaites un assez comique contre-tems chez Mr. le Marquis d'Argens. Vous avez vu plus haut, Madame, le nom de Susette digne servante d'un Philosophe : elle étoit trop jolie pour qu'elle évitât d'avoir place dans quelque page de cette Histoire. Le Marquis auroit bien voulu lui faire acquérir un état plus honorable dans la maison : mais la petite mutine avoit bec & ongles & se défendoit, se contentant d'un sort uniforme, ne voulant pas comme les Gouvernantes de Prêtres être Servante le jour & Maîtresse la nuit. Rien n'étoit plus charmant que de voir les scènes qui se passoient entre elle & son Maître, lorsque Babet avoit aussi fait la mutine.

QUELQUE piqué qu'il fût contre son élève, l'Amour faisoit toujours sentir ses feux. Peut-être, au-reste, cet amour se seroit-il contenté de Susette en ce

ce moment ; quoi qu'il en soit , il cherchoit à se venger sur elle des torts de l'autre. La pauvre petite pouvoit-elle répondre pour sa future Maîtresse ? Le Marquis débutoit par la caresser , & elle par se défendre : il la grondoit , elle fortoit : il la rappelloit avec empire , & elle revenoit : il vouloit recommencer ses impositions de mains , & elle reprenoit le chemin de la porte. Enfin, sa Mère & le Ministre en chaire lui faisoient peur des Messieurs , mais ils ne lui avoient pas fait peur de ceux qui ne l'étoient pas. Un valet assez peu relevé par sa physionomie , encore moins par son esprit (supposé qu'on en demande aux gens de son espèce ,) trouva cependant le secret d'appriivoiser la farouche Sufette. Aussi n'étoit-il pas un Monsieur. Bref , le petit ménage fut mené entre eux aussi-bien que l'auroient pu faire des Messieurs & des Dames.

Vous sentez bien , Madame , que je n'emploirai pas ma plume à vous marquer les délicieux momens des vilaines amours du butor de laquais ; passe pour ceux de la jolie Sufette. Un jour que j'étois obligé de sortir par sa chambre ,
je

je la trouvai assise sur son lit; elle tenoit un papier, je fus curieux de voir ce que c'étoit, j'y vis cette Chanson du bas peuple :

Petits Moutons gagnez la plaine,
Fuyez les Bois, crainte des Loups;
Je n'ai pu me garder moi-même,
Comment vous garderai-je tous?

CE Couplet me donna occasion de badiner Sufette: elle prit bien d'abord ce que je lui disois; mais l'ayant assurée sur le même ton que je savois qu'un gros vilain Loup l'avoit croquée, elle se mit à pleurer amèrement. Je craignis de l'avoir mortifiée. Les monosyllabes qu'elle me lâchoit d'un air d'amitié, me rassurèrent. Je la fixai, & je fus bientôt au fait. Ses yeux entrepris, & un petit ventre qui commençoit à être rondelet, ne me laissèrent plus qu'à deviner l'ouvrier de ce chef-d'œuvre. Ah Sufette! je vois de quoi il s'agit, lui dis-je; il n'est que trop sûr qu'un gros Loup vous a croquée, & je vous plains quand Mr. le Marquis le saura. Hélas! Mr. le Chevalier, s'écria-t-elle, vous êtes si bon, sauvez-moi. Tenez, continua-t-elle elle en pleu-

pleurant , j'avois envie de vous dire tout , mais j'en ai été empêchée jusqu'aujourd'hui. Elle me conta que c'étoit un valet du voisinage , & que je connoissois , qui avoit fait le coup. Mais , ma chère Enfant , lui demandai-je , comment en êtes-vous venue jusques-là avec ce mastoquet ? En-vérité , Monsieur , me répondit-elle , je ne sais pas comment cela s'est fait , & j'ai été toute étonnée quand cela a été fini. Hélas ! si j'avois su ce que c'étoit. . . . Elle en resta-là , & je la quitai en lui promettant que je la ferois accoucher secrètement. Je l'aurois en effet essayé , si je n'étois pas sorti dans ces entrefaites de chez le Marquis , pour aller loger chez les Cochois.

Le tems fatal des couches arriva , Madame : oh ! qui pourroit décrire la colère du Philosophe. On envoya le Père de l'enfant en prison avant même le baptême ; il eut tout le tems d'y rêver au nom qu'il lui donneroit. L'aimable Marquis étoit encore plus charmant dans son dépit. La postérité la plus reculée , disoit-il , pourra-t-elle croire que le Marquis d'Argens , Auteur de vingt Ouvrages , n'en ait pu faire un
avec

avec cette petite créature, qui a mieux aimé être l'élève d'un maîtaud, que d'un Philosophe qui en auroit fait un bijou ? Pourra-t-on jamais croire enfin, qu'un maraud m'ait coupé l'herbe sous le pié ? Avec ces discours le Marquis exhala sa colére, & il devint Compère de sa Babet en nommant l'enfant avec elle.

Je ne pus jouir longtems du bonheur d'être continuellement avec ce que j'aimois. Madame Cochois se vit arracher successivement par la petite vérole ses deux filles cadettes ; Gogo mourut la première, & de ses lèvres la mort, pour ainsi dire, vola sur celles de Marionette. Ces deux jolies filles moururent entre les bras de leur Mère & entre les miens. Comme je demourois chez les Cochois, ma reconnoissance devoit au-moins ces tristes devoirs à cette malheureuse famille. Permettez-moi, Madame, de tirer le rideau sur des objets aussi lugubres, & sur l'affliction de la Mère, qui demanda cent fois pardon à son mari sans expliquer pourquoi. Il m'étoit aisé de le concevoir, & à vous de vous imaginer la figure que faisoit un Amant au milieu de

de ces deux époux , & en présence d'une Maîtresse affligée , & que je sento-
tois avoir la foiblesse d'accuser notre
tendre intelligence de ce double mal-
heur. Elle s'expliquoit plus clairement
avec moi au sujet de ses deux filles aî-
nées & de leurs Amans , qu'elle accu-
soit d'être cause de ce qu'elle appelloit
vengeance divine. Que peut-on de-
mander à une personne affligée ? les
idées les plus biscornues naissent dans sa
tête , & elle passent aussi facilement dans
sa bouche.

ACCABLE' d'une sincère douleur , &
étourdi de tout ce que j'entendois dire
à Madame Cochois , je m'enfuis chez
le Baron de Gaillac , beaufrère par sa
sœur du Baron de Montolieu , si connu
à la suite du Duc de Wurtemberg. Le
Baron de Gaillac me fit mettre au lit ,
pour me refaire des nuits que j'avois
passées auprès des défunes. Il étoit
lui-même mourant , non pas de la pe-
tite vérole , mais du mal galant qu'il
avoit gagné avec les Dames de la plus
haute volée de Saxe. Ce sont appa-
remment de pareilles aventures qui ont
fait donner à la Saxe le joli surnom de
galante.

L'IN.

L'INQUIETUDE de savoir ce que disoit & faisoit Madame Cochois, ne me permit pas de demeurer longtems chez le Baron de Gaillac ; je volai auprès de cette Maîtresse infortunée, je la trouvai plus tranquille, mais quelques semaines après il lui fallut essuyer de nouvelles amertumes. Le Directeur de la Comédie lui écrivit qu'on lui avoit ôté sa pension, & qu'il lui étoit défendu de se mêler dorénavant des affaires de ses filles. Soutenue de mes conseils & de mes réflexions, elle supporta la chose en héroïne : & pour marquer hautement qu'elle ne vouloit plus se mêler de ses enfans, elle prit un appartement à part. J'admirai sa fermeté, mais elle avoit sa source dans un projet auquel elle s'étoit fixée ; projet que je ne l'aurois jamais cru capable de concevoir, & encore moins d'exécuter.

J'AVOIS reçu de France une Lettre de la Comtesse de Bellegrace, qui me marquoit que sa furie de Tante de St. Sixt, redoutant les visites que les jeunes Seigneurs lui rendoient à Chelles où la proximité les attiroit, avoit pris des arrangemens pour la faire transférer
avant

avant six mois dans un Couvent de Sens en Bourgogne. Cet avis me fit naître l'idée la plus singulière & la plus téméraire que l'on puisse imaginer. Une Lettre de Cachet me tenoit exilé de la France, & il étoit dangereux que l'on m'y revît. Bagatelle: cette considération ne m'arrêta point, & j'écrivis à Gartigni & à mes amis de se trouver bien armés vers le milieu du mois de Novembre aux environs de Joigni, qui est sur le chemin de Paris à Sens. Mon plan étoit bien dressé, mais il en coutoit à mon cœur de me séparer de Madame Cochois pour l'aller mettre en exécution. Cependant, comme les plaisirs de l'amour ne l'ont jamais emporté chez moi sur les devoirs de l'amitié, je me déterminai à lui annoncer que j'étois appelé en France pour des affaires de la dernière conséquence, sans lui expliquer de quelle nature elles étoient. Ce n'est pas que je n'eusse toute la confiance du monde en elle, mais c'est que je ne me croyois pas maître de révéler le secret des autres.

Je m'attendois, Madame, à voir Madame Cochois gémir sur ce qu'un ami aussi utile que moi, l'abandonnoit dans des occurrences aussi tristes. Mais quel-

le fut ma surprise de la voir écouter d'un air de satisfaction l'ouverture que je lui fis sur la nécessité où j'étois de me rendre en France! & que mon étonnement redoubla lorsqu'elle me dit! partez, séjournez à Leipzig quelques jours, & vous m'y verrez arriver pour profiter de votre compagnie jusqu'en Lorraine. Je n'avois pas envie assurément de la détourner d'une résolution qui flattoit trop ma passion, & qui lui faisoit concevoir de grandes espérances. Je voulus seulement lui faire entrevoir mon admiration, & de façon à l'animer encore davantage dans ses desseins. Croyez-vous, mon cher Chevalier, me répondit-elle, que je me sente faite pour être de ces Mères de Théâtre, qui étant venues à un certain âge, sont trop heureuses d'être les femmes de chambre de leurs filles, ou d'ouvrir les loges au Spectacle? Non, non, j'ai les mémoires de tout ce que mes enfans m'ont coûté pour leur éducation, dans le tems qu'ils étoient incapables de rien faire pour le bien de la maison: ils ont voulu devenir étrangers avec leur Mère, elle les traitera aussi en étrangers: je leur ferai tenir compte de tous ces mémoi-

moires, ils m'en feront une obligation, & je tournerai le montant en une pension, ce qui joint à l'argenterie que j'ai & que j'emportai, comme il est juste, me mettra en état de vivre assez gracieusement. A l'égard des mesures que j'ai à prendre pour mon départ, poursuivit-elle, les voici: dès que vous serez parti, je louerai un jardin hors de la ville, sous prétexte que la vue du lieu où sont morts mes enfans me déplaît; j'y ferai transporter mes effets, après quoi il me sera aisé de partir un beau matin & d'être déjà loin de la ville avant que ma famille en ait le moindre soupçon.

J'ECOUTOIS, Madame, cette belle Femme avec un ravissement qui ne pouvoit être proportionné qu'à la dose de mon amour. J'admirois l'air résolu avec lequel elle me parloit. Ce n'étoit plus cette Femme hypocondre que j'avois trouvée au fond d'un fauteuil, & qui entretenoit continuellement les allans & les venans de ses palpitations & de ses autres maux. C'étoit une vraie comédie que de l'entendre avec Mr. le Marquis d'Argens. Eh bon jour! ma bonne Maman, comment vous portez-vous?

Hélas ! Mr. le Marquis, j'ai eu cette nuit une violente palpitation. Et moi, disoit-il, j'ai eu un catarre qui m'a empêché de fermer l'œil un moment. Je me trouve aujourd'hui, reprenoit-elle, d'une foiblesse qui m'épouvante. Je suis aussi inquiet, disoit le Marquis Philosophe, d'une douleur qui m'entreprend tous les reins & les bras. Pour moi, reprenoit la bonne Maman, je me consolerois si les vents ne m'étouffoient point. On souffre beaucoup, lui répondoit-il, quand ils remontent dans l'estomac ; mais je ne trouve point cette maladie comparable aux douleurs d'entrailles que je ressens, quand les alimens de la veille ne veulent point faire place. Hélas ! repliquoit la dolente Madame Cochois, je suis dans le même cas que vous, & sans ma seringue je crois que je créverois, &c.

Vous comprenez, Madame, la différence de l'hypocondre Madame Cochois, d'avec l'héroïne qui pour un simple point-d'honneur veut me suivre en France, & s'exposer courageusement aux fatigues d'un aussi long voyage. Compimentez-moi donc sur le talent que j'ai toujours eu d'inspirer une forte façon

façon de penser, & une mâle vigueur aux Femmes avec qui j'ai eu un commerce un peu étroit.

QUELQUES jours après la conversation de Madame Cochois, je reçus les adieux les plus flatteurs du Marquis d'Argens, qui affecta plusieurs fois de me dire *qu'il voyoit partir à regret un ami tel que moi.* Je pris aussi congé des autres personnes qui m'estimoient, & qui devoient bientôt se déchaîner contre moi au sujet du départ de la Mère Cochois, qui devoit me joindre dans peu.

Je pris le chemin de Leipzig par Dresde, étant bien aise de voir cette Capitale de la Saxe surnommée *la galante*, & qui mérite en effet d'avoir, comme je l'ai dit plus haut, ce titre distinctif, non seulement par rapport aux qualités héroïques des Femmes galantes, mais même par rapport à celles des hommes. Au - reste beaucoup de politesse règne dans leurs manières, & une élégante propreté sur leurs habits. Le Comte de Brühl en montre l'exemple d'une façon tout-à-fait brillante. Ce Ministre a été élevé dans sa jeunesse auprès du Roi de Pologne, & son mérite qui le rend aimable aux plus envieux, l'a mis hors

de Page. Il s'est vu enfin premier Ministre, & comme il l'est, c'est comme si l'on disoit Chef de l'Etat après le Roi. Les immenses richesses dont il est dépositaire, ne peuvent mieux être qu'en sa disposition: ses mains libérales secondent journellement la passion qu'il a de faire des heureux. Il est le Lion de Samson. Parlez-lui, le miel, la douceur, sont dans sa bouche. Agit-il, c'est avec force. Le Roi de Prusse, tout triomphant qu'il étoit, l'a pensé éprouver: s'il n'eût pas été averti, il se seroit vu enveloppé dans sa Capitale de Berlin par les Saxons & les Impériaux combinés. Le Monarque fit le coup que les autres avoient manqué: après divers succès il entra dans Dresde, fit jouer l'Opéra du Roi de Pologne, & tandis que les Violons préludoient au Spectacle, il en fit payer le louage par les plus hautes contributions. Il étoit maître de la Saxe, qu'il auroit ruinée avec ses Prussiens, si le Comte de Brühl ne s'étoit dépêché de délivrer sa Nation d'un hôte aussi incommode; mais il ne fit la paix & ne délogea qu'après qu'on lui eut assigné des sommes sur la Foire de Leipzig. Le Roi qui fuit les traces de tous les grands-hommes, & qui

qui connoît toute la puissance de l'or, surtout dans le fait de la guerre, traita avec le Ministre en Héros & en Marchand, ne voulant habilement avoir à faire qu'aux Négocians, qui accourent dans cette Ville de tous les coins du Monde. On fait les sommes immenses que cette Foire répand annuellement dans toute la Saxe. Aussi les Saxons disoient à ceux qui croyoient leur Pays épuisé pour longtems, que le Roi de Prusse ne leur avoit pas enlevé un mois de leur revenu. La Manufacture de Porcelaine leur fournit seule des millions; aussi eut-on soin à son approche de dérober à la curiosité de ce Prince un trésor si précieux, & dont il n'eût pas, je crois, demandé mieux que d'apprendre le secret. On connoissoit sa sagacité, & on n'ignoroit pas non plus, qu'en visitant plusieurs années auparavant cette Manufacture, il y avoit volé, ou volé, escamotté si vous voulez, un morceau de Porcelaine encore en pâte, & l'avoit envoyé à Mr. Heller, fameux Physicien & Chymiste, pour la décomposer, & connoître par ce moyen quelles matières doivent entrer dans cette composition.

Je croyois en arrivant à Dresde trouver encore les ravages de la guerre, & le peuple gémissant de ses pertes; mais je fus fort étonné de voir ce même peuple ne respirer que la joye, & ne parler qu'avec amour & admiration de son Ministre le Comte de Brühl. Eh quoi! me disois-je, un Cardinal de Fleury qui a plutôt fait du bien à la France qu'il ne l'a appauvrie, meurt chargé du mépris & de la haine du peuple, tandis que le Comte de Brühl, qui par un projet magnifique à-la-vérité, mais qui manque malheureusement, attire sur la Saxe le fléau le plus terrible, se voit adoré & cheri des Grands comme des Petits. Apprenez de-là Grands du Siècle, qui tenez dans vos mains le bonheur des hommes, à remplir votre devoir: vils esclaves que vous êtes, à ne pas remettre brusquement au lendemain celui qui vient vous demander du secours pour un mal présent. Vous n'avez jamais le tems d'écouter les cris des malheureux, mais vous trouvez celui de goûter les plaisirs les plus criminels dans des Hôtels qui ne sont élevés qu'à leurs frais & pour leur ruine. Apprenez du Ministre de Saxe, à être affable, doux, poli, gé-

généreux; à tendre aux infortunés une main toujours secourable. Mais au contraire, constamment environnés d'une valetaille infame, votre accès leur est interdit. Trouvent-ils jour enfin à vous exposer les malheurs qu'ils ont essuyés au service de l'Etat, à vous faire dépositaire de leurs secretes larmes, vos cœurs sont insensibles; des regards distraits sur des papiers que vous signez sans lire *, des airs insolens, deux seuls mots durs, impétueux & chagrins, sont les consolations qu'ils trouvent auprès de vous. Mais je demande l'impossible. Ces gens que le hazard de la naissance ou la plus vile servitude élevèrent au timon de l'Etat, connoissent-ils ce que c'est que le sentiment? sont-ils capables de suivre les traces d'un Comte de Brühl? Il fait la manière d'être affable, poli, généreux; s'ils vouloient s'en mêler on se moqueroit d'eux. Il est vrai que revêtu de nos biens, les lâches se moquent eux-mêmes de nous; mais que les fréquens exemples qu'ils voyent de la triste chute de leurs pareils, les fassent trem-

* Comme faisoit le Comte de Maurepas avec les Lettres de Cachet.

trembler de nous voir prendre notre revanche. Ils sont élevés jusqu'à côté de celui qui tient la foudre ; & nous petits mortels , nous admirons du fond de nos vallons comment ces Demi-dieux sont encore soumis à ses coups , & précipités du haut des honneurs dans une méprisable obscurité.

LAISSONS-là, Madame , la multitude de ceux qui ne ressemblent point au Comte de Brühl , & ne parlons que de lui seul. J'avois vu son Secrétaire & Conseiller intime à Berlin. Il y étoit Résident auprès du Roi pour les affaires de sa Cour ; mais il s'étoit retiré lorsque le Roi de Prusse porta la guerre en Bohême. Je fus le voir chez lui , & je l'y trouvai aussi spirituel , aussi poli , aussi plein de sentimens , enfin aussi serviable qu'il m'avoit paru à Berlin , où il avoit eu l'honneur d'être annobli par un des plus singuliers coups de fortune. Voici le fait , qui fera comprendre le génie des deux Cours.

UNE affaire assez épineuse étoit survenue entre les deux Rois. Mr. le Comte de Brühl jetta les yeux sur son Conseiller intime , n'en voyant point de plus capable d'aller à Berlin avec le caractère de

de Résident, pour développer le point délicat de la difficulté. Mais avec tout son mérite, il n'étoit point Gentilhomme. Les Ministres de Prusse furent piqués de ce qu'on envoyoit pour traiter avec eux, un Jeune-homme qui n'étoit pas au moins Baron. Tout autre Etre qu'un Baron a-t-il de l'intelligence? Pour faire sentir à la Cour de Saxe ce que l'on en pensoit, & ne lui céder en rien, on crut ne pouvoir mieux faire que de lui envoyer de son côté un petit Secrétaire nommé Am..., & dont le mérite étoit aussi peu distingué que la naissance. On comprit à Dresde ce que cela vouloit dire ainsi pour donner toute satisfaction aux Ministres de Prusse, & rendre le Résident Sipman digne de traiter avec eux, on lui envoya des Lettres de Baron. La Cour de Berlin fut satisfaite de ce tempérament, & ne voulant pas être en reste de politesse avec celle de Dresde, elle baronisa aussi le Sieur Am....

VOILA donc deux Barons qui doivent leurs Baronies à la petite pique des Ministres des deux Cours; mais Mr. Sipman par son mérite & par sa famille, méritoit mieux que l'autre cet honneur.

J'avois eu celui de pratiquer assez étroitement le tout neuf Baron d'Am , ayant la complaisance de faire faux-bond au Marquis d'Argens, pour aller diner chez lui, & lui tenir compagnie pendant tout le tems qu'un incommode Chirurgien le retenoit prisonnier, pour lui faire expier le goût ardent avec lequel il avoit poursuivi les faveurs d'une de ces Demoiselles nocturnes dont les rues de Berlin abondent. A l'entendre cependant, c'étoit un héros que les plus chastes & les plus qualifiées Demoiselles honoroient de leurs tendres ardeurs. Il lisoit même leurs Lettres à ceux qu'il gratifioit, ainsi que moi, de sa plus étroite confiance. Il leur contoit aussi que pendant son séjour à Dresde, une Fille de la première qualité avoit fait manger en sa présence l'écume des chevaux de son carosse à son rival, qui étoit pourtant un Seigneur d'une très-grande importance. Quelle plus belle preuve d'amour pouvoit-elle donner à son Berger Am....

CHARME de ces confidences, je voulus lui en faire une à mon tour: mais elle fut bientôt rendue publique avec toutes ses paraphrases. Enfin Mr. le Baron d'Am.... qui s'étoit cru tombé
dans

dans l'oubli, acheva de se perdre dans les vastes espaces de sa grandeur, lorsqu'il se vit désigné Ministre Résident en Hollande. Il ne connut plus personne, il ne se connoissoit plus lui-même. Il protestoit galamment à ses amis, qu'il n'avoit jamais été le leur. Enfin, j'eus moi-même la révocation de mes Lettres d'amitié, oubliant que je lui avois généreusement prêté des sentimens & de l'esprit dans les compagnies où l'on me parloit de lui; que pouvois-je faire de plus? Je m'obstinois à contredire ceux qui soutenoient que le Sr. Am... en devenant Baron, étoit aussi devenu le plus grand fat de la Terre.

Mr. Sipman, qui est une autre espèce d'homme, a, comme je l'ai dit, la plus généreuse façon de penser. Il ne me vit pas plutôt chez lui, qu'il me fit les offres de services les plus flatteurs. Il voulut se charger de mon dernier Ouvrage pour le présenter à Mr. le Comte de Brühl, qui eut la bonté de m'admettre à le saluer. Non, Madame, il ne fut jamais, je crois, de physionomie plus belle, plus caressante, plus intéressante que celle de ce Ministre tout charmant. Que Votre Excellence, lui

D 7

dis-je

dis-je lorsqu'il s'approcha de moi, souffre que je me glorifie en sa présence d'avoir offert mes hommages à un Ministre qui se fait adorer des Sujets & admirer des Etrangers. Le compliment est galant, Monsieur, me répondit-il avec cet air poli qui sied si bien aux Grands, & il est digne de l'Auteur de l'Ouvrage que l'on m'a donné. J'en avois un autre en Manuscrit *: il fallut le faire copier pour le présenter encore au Ministre. Il le reçut avec autant d'indulgence que le premier, & je crois qu'il a actuellement l'honneur d'être dans une des plus belles Bibliothèques de l'Europe. Il y a des gens qui reprochent au Comte de Brühl de n'avoir pas moins d'attention à enrichir sa Garde-robe. Le goût pour les habillemens seroit assurément le seul reproche qu'on pourroit lui faire : mais peut-on regarder comme un défaut, ce qui n'est qu'un excès de goût pour le Beau ? il brille effectivement dans tout ce qui sert au Ministre.

IMAGINEZ-vous donc, Madame, voir un long appartement rempli d'armoires, chacu-

* *Les Nouvelles de l'autre Monde.* On m'a volé la seule copie qui me restoit.

chacune desquelles contient un habit avec son assortiment complet, savoir habit, veste, culotte, bas, souliers, chapeau, épée, gands, tabatière. Imaginez-vous encore, que telle épée ou tabatière ne sert qu'avec tel habit, sans qu'on les puisse joindre avec un autre. L'or, l'argent, les matières précieuses, les étoffes les plus riches & encore en pièce, les bijoux de toute espèce, vous éblouissent à l'ouverture de ces armoires. Ici vous voyez un habillement en broderie d'or, là en broderie d'argent, à côté c'est un autre en point d'Espagne, plus loin c'est un habit de drap d'or ou d'argent, plus loin on en voit un autre à deux envers, ou un habit de brocard qui porte sa doublure en velours. Enfin, on auroit plutôt fait de retenir le dénombrement des Enfans d'Israël que de tous ces habillemens, que l'on renouvelle suivant les tems & les modes. Mr. le Comte de Brühl, qui n'en peut lui-même retenir le nombre ni le goût, a soin de se faire apporter un grand livre où ces habits sont peints tels qu'ils sont avec leur assortiment: au-dessous est écrit le quantième du mois où on les a fait travailler, & combien de fois ils ont

ont été portés; & Son Excellence, après avoir feuilleté ce livre, se détermine pour l'un ou pour l'autre, suivant le goût où elle se trouve ce jour-là.

MAIS que faire de tant d'habits, me demanderez-vous, Madame? C'est où je vous attendois. Ils servent à faire des présens aux Gentilshommes, aux Officiers, aux honnêtes-gens que le Ministre fait être peu favorisés de la fortune. Cet homme, que l'on peut dire un grand-homme par les qualités de son cœur, & qui mérite véritablement d'être appelé Excellence, tire parti de tout pour faire du bien. Il diroit, je crois, comme Titus, qu'il a perdu la journée, s'il en avoit passé la moitié sans faire le bonheur de quelqu'un.

Vous pouvez donc penser que j'eus part aux libéralités de ce généreux Ministre. Je l'avois abordé, cela suffisoit. Il m'envoya vingt-cinq louis. Je continuai de lui faire ma cour, & j'en revenois un jour lorsque Mr. Sipman me rencontrant devant l'Hôtel, me prit dans son équipage pour me mener dîner chez lui. Il avoit voulu me mettre aux prises avec une Femme d'esprit, & qui passoit à Dresde pour en avoir infiniment,

ment. La conversation fut des plus enjouées, & je soutins quelques jours le badinage assez bien ; mais ne recevant point de réponse aux Lettres que j'avois écrites à Madame Cochois, je devins tout-à-fait fou, & je ne fus plus qu'un sot. Je m'imaginai que cette Femme, qui m'avoit paru si forte à mon départ, étoit retombée dans son hypochondrie ne me sentant plus pour la consoler, & que la mort avoit mis fin à ses peines ; mais en ayant reçu une Lettre, la joie revint dans mon cœur, & je volai l'attendre à Leipzig, comme elle me le marquoit.

C'EST ici où les Amans malheureux me portent envie : hélas ! disent-ils, il tient l'objet de ses vœux à sa discrétion dans les chemins ; aucun importun ne l'empêche d'en tout obtenir, & d'en venir enfin à la conclusion du Roman. Doucement, Messieurs, on ne va pas si vite avec une Femme de la trempe de Madame Cochois ; Femme, je crois, formée pour désespérer une armée entière d'Amans.

C'EST envain que je lui représentois qu'il ne lui en coûteroit pas davantage de tout accorder, puisqu'aussi bien on
ne

ne pourroit me savoir & me voir avec elle dans les chemins, sans penser que tout étoit fait & parfait. A tout cela elle me répondoit qu'elle s'embarassoit peu de ce que l'on pensoit; qu'en matière d'amour penser & agir étoient deux; que penser étoit une chimère, mais qu'agir étoit une réalité; & que c'étoit cette réalité-là qu'elle vouloit fuir. Que voulez-vous que je vous dise, Madame, à quelques petites faveurs près, & que je lui volois de jour à autre, je n'étois auprès d'elle qu'un nigaud? & qui eût su le fond de l'histoire, en me voyant passer avec elle dans notre équipage, eût dit: Voilà un sot qu'une folle mène en triomphe; elle aime & elle n'accorde rien; il est aimé & il ne prend rien; quel sot couple!

Quoi qu'il en soit de la manière dont nous avons conduit nos amours sur le chemin, nous arrivâmes à Luneville. J'y laissai ma pucelle Maîtresse, non sans de violens tiraillemens de cœur. Au reste je me consolais en pensant qu'elle étoit du-moins dans un Climat favorable à sa santé, & que je la laissois avec des amis. Plaisans amis! Mais que faire? en amour comme en toute autre affaire, il faut se faire

faire des consolations de tout ; & c'est pour cela que je tâchai de prendre ma revanche sur toutes les jolies Femmes que je pus attraper en route.

APRÈS m'être reposé quelques jours à Luneville, j'en partis pour aller exécuter ce que j'avois projeté en faveur du Chevalier de Gartigni & de la Comtesse de Bellegrace. Je voulois rendre ces deux Amans plus heureux que je ne l'étois. Pour tromper l'espion, je pris la poste pour Strasbourg, mais je faussai route. En arrivant à Joigni je trouvai Gartigni à l'Enseigne indiquée, dans une extrême impatience de me voir arriver : il avoit une si grande confiance en moi, qu'il s'en falloit peu qu'il ne me crût homme à miracles. Mes autres amis arrivèrent à la file. Quelle joye de se revoir après trois ans d'exil ! Ils ne pouvoient se lasser de m'embrasser, & moi de les remercier de ce qu'ils vouloient bien faire pour moi dans cette occasion. J'avois envoyé un espion à Chelles, avec ordre de ne revenir que pour m'annoncer la marche des Archers avec la jeune Veuve. Il revint au bout de huit jours, & nous apprit que la Comtesse & son escorte, qui étoit composée de
six

six Archers & d'un Exempt, viendroient diner le lendemain à Joigni. Pour prendre aussi des forces nous passâmes la nuit à boire, & le matin venu nous sortîmes de la ville, pour éviter de donner aucun soupçon. Nous fîmes nous reposer dans un village à une lieue au-dessus de Joigni; & comme l'heure approchoit, nous allâmes nous embusquer tous huit derrière un petit rideau de terre, qui bordoit le grand-chemin de Sens, & qui étoit couvert par quelques arbres. Je fis moi-même les dispositions, & mes compagnons de fortune convinrent que j'aurois été un grand Capitaine si j'avois voulu me donner la peine de percer jusqu'à ce grade.

En attendant l'ennemi, nous chargeâmes & amorçâmes de frais nos pistolets. Nous finissions, lorsque celui qui étoit en vedette vint nous dire que la chaise & les Archers paroissoient. Ils ne tardèrent pas à être près de nous, & ils passoient avec la plus grande confiance, lorsque faisant autour d'eux une caracole à la Houzarde, nous les enveloppâmes le pistolet à la main. Ils n'étoient pas préparés à une pareille algarade, c'est pourquoi leurs armes reposoient tran-

tranquillement dans les fontes ; ils ne jugèrent pas à propos de les en tirer aucun d'eux, pour préparer la victoire à leurs camarades, n'étant pas d'humeur de se faire casser la tête au moindre mouvement , par des étourdis qui les tenoient en joue. Nous n'en voulons point, leur dis-je, à votre vie ; nous n'en voulons qu'à cette Dame, que nous vous prions instamment d'avoir la bonté de nous lâcher. Eh si ! donc, ajoutai-je, n'avez-vous point honte de trotter ainsi par monts & par vaux une si jolie Dame ; & en conscience est-elle faite pour être de votre gibier ? Allons, allons, pied à terre, ne vous en faites pas trop prier, leur dis-je d'un ton plus fier. Ah ! Monsieur, me dit l'Exempt qui s'étoit un peu remis de sa frayeur, pensez-vous à ce que vous faites ? Ah ! Monsieur, vous faites mal certainement de vous opposer ainsi aux ordres du Roi. De par tous les diables ! lui répondis-je d'un ton d'impatience, vous m'apprenez une belle nouvelle ; je fais bien que je fais mal, non pas contre le Roi, qui ignore tout ceci ; mais en attendant pied à terre, s'il vous plaît. L'Exempt & les Archers obéirent. Que faire contre

tre des déterminés qui continuoient de leur tenir le bout du pistolet sur l'estomac? Pendant que nous tenions toujours en respect ces Messieurs, Gartigni descendit de cheval avec un coutelas dont je l'avois fait pourvoir, afin de mettre les Archers hors d'état de courir à toute bride chercher du secours contre nous. Oh! l'habile garçon que ce Chevalier de Gartigni, pour couper les jarrêts des chevaux! Pendant qu'il s'en acquitoit de la meilleure grace du monde, nous payâmes, en gens qui ont de la conscience, les chevaux selon ce qu'ils pouvoient valoir: les uns trente écus, les autres quarante, quelques-uns même soixante, la jeune Comtesse étant assez riche pour ne pas regarder à cette dépense.

Pour la chaise & les chevaux qui la voitueroient, comme ils appartenoient à sa mégère de Tante de St. Sixt, nous ne nous fîmes aucun scrupule de les emmener. Nous dîmes adieu fort civilement à l'Exempt & aux Archers, les assurant que nous conduirions aussi bien qu'eux la belle Comtesse. Effectivement elle trouvoit sa nouvelle escorte plus agréable: la présence de son Amant, l'heureux Gartigni, ne contribuoit pas
peu

peu à sa belle humeur. Ce fut dans un des accès de sa joye, que m'ayant fait approcher de sa chaise, elle me saisit la tête & me donna plus de vingt baisers, m'appellant autant de fois son libérateur. Gartigni étoit témoin de cette scène, sans en être jaloux: c'est peut-être le seul Amant qui ait vu sans douleur sa Maîtresse combler un autre Cavalier de caresses.

QUAND nous eûmes perdu de vue les Archers, nous quitâmes la route de Sens, & en gens d'esprit nous coupâmes à-travers terres vers la Lorraine. Mon dessein étoit non seulement de faire perdre nos traces, mais même de gagner Manheim dans le Palatinat, où je voulois faire marier nos deux Amans. Nous marchâmes le reste du jour & toute la nuit, pour gagner du terrain sur ceux qui auroient eu envie de nous poursuivre; nous ne prîmes dans tout ce tems que deux heures pour nous rafraîchir nous & nos chevaux. Dans l'endroit où nous arrêtâmes, on prit la Comtesse pour une Princesse au-moins du Sang Royal. Nous nous amusâmes quelque tems des discours de ces bonnes gens; mais faisant réflexion qu'une si grosse
&

96 LE PETIT-MAÎTRE &c.

& brillante escorte nous feroit trop remarquer, j'obtins de nos six amis de nous laisser aller seuls Gartigni & moi avec la jeune Comtesse.

Ils se séparèrent donc de nous, & ce ne fut pas sans emporter leur bonne charge de remerciemens. Pour nous, nous continuâmes notre route vers Mannheim, où nous arrivâmes sans accident.

MAIS puisque nous sommes arrivés, il est juste, Madame, que nous nous reposions, & que je quite la plume: ce ne sera pourtant pas sans vous avoir assuré des vifs & respectueux sentimens avec lesquels je suis, &c.

Fin de la troisième Partie.

